

CHAPITRE IV, SCÈNE III.



SYLVANDIRE,

ROMAN D'ALEXANDRE DUMAS,

MIS EN QUATRE CHAPITRES,

PAR MM. DE LEUVEN ET VANDERBURCH,

REPRÉSENTÉ, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 7 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CHEVALIER ROGER D'ANGUILHEM	M. DERVAL.
M. DE VILLIERS, fermier général	M. BARTHELEMY.
LE VICOMTE D'HERBIGNY, officier de marine	M. EUG. MEYNADIER.
AFGHANO, riche indien	M. L'HÉRITIER.
FINARD, entremetteur et homme d'affaires	M. LEMENIL.
TOURANGEAU, domestique de Roger	M. GRASSOT.
BASQUE, domestique	M. FERDINAND.
MULEI-BEN-OMAR, capitaine corsaire	M. GERMAIN.
UN EXEMPT	M. MASSON.
UN MATELOT	M. BÉMI.
Mlle POUSSETTE, danseuse de l'Opéra	Mme LEMÉNIL.
SYLVANDIRE	Mlle DUVERGER.
FINETTE, fille de chambre de Sylvandire	Mlle ASIMON.
UN CLERC	Mlle ERNESTINE.

INVITÉS, PASSAGERS, MATELOTS, DOMESTIQUES, ETC.

Sous le règne de Louis XV.

Le premier chapitre se passe à l'hôtel du marquis de Cretté, à Paris.
Le deuxième chapitre, dans une maison du conseiller-rapporteur Bouteau.
Le troisième chapitre, à l'hôtel de Bouzenois.
Le quatrième chapitre, à bord de la tartane de Mulei-ben-Omar.

CHAPITRE PREMIER.

Un petit salon très-élégant, style Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HERBIGNY, Mlle POUSSETTE, DE VILLIERS.

Au lever du rideau, ils sont à une table à droite, entourés de valets qui les servent.

CHŒUR.

AIR des *Quatre Fils Aymon*. (1er chœur du 2me acte).

Quel plaisir! quel repas délectable!
En ces lieux, le plaisir { nous / vous / leur } sourit!
Vins exquis, mots joyeux, femme aimable,
Tour à tour vont charmer { notre / votre / leur } esprit!

D'HERBIGNY. Je propose un premier toast à la santé de mademoiselle Poussette, de notre ravissante hôtesse!

DE VILLIERS. La plus charmante bayadère de l'Opéra!

POUSSETTE. Point du tout, messieurs; ce serait on ne peut plus injuste... le premier toast, au brave, au généreux marquis de Cretté, galant seigneur qui est parti pour son ambassade, en mettant à ma disposition son brillant hôtel!... en me chargeant d'y recevoir et d'y fêter ses bons amis... vous, surtout, vicomte d'Herbigny, son fidèle, et vous, monsieur de Villiers, le plus riche et le plus honnête financier qui ait fleuri dans les fermes et gabelles...

TOUS TROIS, *le verre à la main*. Au marquis de Cretté!

DE VILLIERS. Qui nous a chargés de te consoler.

POUSSETTE. Qui est-ce qui vous dit donc que je suis triste?

DE VILLIERS. Mais il me semble que l'absence de l'objet aimé...

POUSSETTE. A votre santé, mes Cupidons; mais il n'y a pas eu jusqu'ici un homme qui puisse se vanter d'avoir empêché Poussette de rire et chanter du matin au soir. Ça vous étonne... Eh bien! (*montrant son cœur*) il n'y a encore rien là pour personne, pas plus pour Cretté que pour un autre... Il était riche, il était beau, il m'a fait la cour, c'est vrai, mais, parole d'honneur, foi de Poussette, il n'y a pas autre chose que de la bonne amitié dans notre fait... Tenez, vicomte, je cherche une passion... un véritable amour... quelque chose qui me rende bien malheureuse. Trouvez-moi cela, mes enfants, vous me ferez plaisir.

D'HERBIGNY. En voilà une idée!

DE VILLIERS. Allons, allons, ma chère, vous nous faites des contes en l'air, et, ne fût-ce qu'à l'Opéra, vous avez dû...

POUSSETTE. A l'Opéra! fi donc! Est-ce que vous me prenez pour une duchesse?... Je ne donne pas dans le coton et dans le clinquant, mon bijou... je n'aime pas les gens, c'est vrai... mais encore faut-il qu'ils me plaisent pour que je leur permette de m'aimer.

DE VILLIERS. Oui, et pour qu'ils te plaisent, ils doivent avoir au moins cinquante mille livres de rente.

POUSSETTE. Eh bien! voilà encore ce qui vous trompe, gros financier, mon ami... et la preuve, c'est que, l'autre jour, j'ai congédié un prince indien, qui mettait cinq cent mille livres à mes pieds... rien que cela.

D'HERBIGNY. Peste! voilà un sauvage qui m'avait cependant bien l'air de savoir vivre.

POUSSETTE. Il n'était pas beau, ça c'est vrai... mais il était curieux; jaune comme un citron; un véritable coing sur des épaules d'homme, et je sais plus d'une de mes bonnes amies qui l'aurait écouté, ne fût-ce que pour savoir comment on fait une déclaration d'amour au Malabar.

DE VILLIERS. Et à quel nom répondait-il, votre Indien?

POUSSETTE. Au nom d'Afghano.

D'HERBIGNY. La peste! il portait là un nom qui n'est pas commun.

DE VILLIERS. Il fallait toujours accepter le demi-million, sotte que tu es.

POUSSETTE. Oui, mais, le demi-million et le bonhomme de pain d'épice n'allaient pas l'un sans l'autre.

BASQUE, *entrant par le fond*. Madame, un garçon assez vieux, assez laid, moitié paysan, moitié domestique, demande instamment à remettre une lettre à M. le marquis de Cretté.

D'HERBIGNY. Quelque fâcheux... qu'il aille au diable!

POUSSETTE. Un moment, un moment, messieurs... je commande dans l'hôtel du marquis... je remplace ici le marquis; il s'agit peut-être de quelque affaire importante pour Cretté. (*A Basque*). Faites entrer ce garçon tout de suite. (*Aux autres*). Si c'était une bonne action à faire, il ne me pardonnerait pas de l'avoir manquée.

Basque fait un signe au fond, et l'on voit paraître Tourangeau, en vieille livrée de domestique de province. Il s'essuie les pieds, puis s'avance en saluant. Basque est sorti.

SCÈNE II.

TOURANGEAU, D'HERBIGNY, POUSSETTE, DE VILLIERS.

TOURANGEAU. Bieu le boujoor, messieurs et madame... comment que ça vous va?

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha!... excellent!

POUSSETTE, *riant*. Mais, assez bien, mon garçon, comme tu vois.

TOURANGEAU. Eu effet, vous ne me paraissez pas engendrer la mélancolie, et vous cassez la croûte assez gentiment.

DE VILLIERS. D'où nous tombe cet olibrius?

TOURANGEAU. D'abord, je ne tombe pas, j'arrive.

DE VILLIERS. Eh bien, alors, d'où arrives-tu?

TOURANGEAU. Ah! mon Dieu! tout bêtement de Chinon. (*A part*). Ça m'a l'air d'être des gaillards qui aiment à rire; je vas rire avec eux, ça les mettra tout de suite à leur aise avec moi.

D'HERBIGNY. Qu'est-ce c'est que ça Chinon?

POUSSETTE, *riant*. Pardieu! c'est la capitale de la Chine!

TOURANGEAU, *se passionnant*. Vous ne connaissez pas Chinon!... vous ne connaissez pas Chinon!... Mon gentilhomme, je suis affligé de vous le dire eu public, mais cela fait peu d'honneur à vos études géographiques. Chinon est une ville sur la Vienne, qui possède un château-fort et plusieurs couvents, et où l'on fait d'aussi bons pruneaux qu'à Tours, quoi qu'en puisse dire la jalousie et la malveillance. (*A part*.) Je lui glisse ça en passant sans avoir l'air de rien.

POUSSETTE. Tu es patriote, garçon... tu aimes ton pays... c'est déjà quelque chose... Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu demandes?

TOURANGEAU, *les regardant*. Dam! je demande lequel de ces messieurs est le marquis de Cretté?

POUSSETTE, *sérieusement*. C'est moi.

(On se lève de table, les domestiques l'enlèvent, avancent un guéridon et apportent le café et les liqueurs.)

TOURANGEAU. Hein? ah bah! vous!... laissez donc!... c'est une farce... votre sexe s'oppose naturellement à ce que vous soyez un homme... vous seriez marquise, tout au plus... Après ça, vous me direz: à Paris, on voit tant de choses extraordinaires!...

POUSSETTE. Et que lui veux-tu au marquis de Cretté? *

TOURANGEAU. Lui remettre en main propre cette lettre à lui adressée.

* Tourangeau, d'Herbigny, Poussette, Villiers

POUSSETTE, *prenant la lettre*. Donne!... (*Elle la parcourt*.) Eh! eh! messeigneurs, c'est le chevalier Roger d'Angoilhem, fils d'un ami intime du père de Cretté, qui demande à se présenter chez le marquis pour une affaire pressante.

D'HERBIGNY. Un petit gentillâtre qui vient solliciter quelque charge à la cour et qui sent son Blaisois de cinquante lieues.

POUSSETTE. Quand cela serait, messieurs, je ne peux l'éconduire. (*A Tourangeau*.) Comment t'appelles-tu, grotesque? *

TOURANGEAU. Moi, monsieur le marquis, pour mon compte, je m'appelle Olympe-Athénaïs Tourangeau... Quant à monsieur le chevalier, mon maître, c'est une autre paire de manches... il a un nom fameusement antique, et qui date je ne sais d'où... il se nomme Roger Tancrède d'Angoilhem.

POUSSETTE. Et, quel homme est-ce?

TOURANGEAU. Oh! un superbe homme... plus haut que moi de ça... et autrement fi... fabriqué que ces messieurs... Ce n'est pas pour m'en faire honneur, mais si vous le voyiez avec son habit de bouracan vert, que madame sa mère lui a fait faire à Blois, j'oserais dire que ça vous flatterait agréablement la vue.

POUSSETTE. Vraiment!... il a un habit en bouracan vert?

DE VILLIERS. C'est du dernier goût!

D'HERBIGNY. Eh bien, voilà votre affaire, Poussette, vous qui cherchiez une passion.

TOURANGEAU. Ah! j'en suis fâché, vous arriveriez trop tard, la place est prise.

POUSSETTE, *riant*. Ah! il a une amourense?

TOURANGEAU. Je crois bien! et qui porte un nom qui promet... mademoiselle Constance.

DE VILLIERS. Constance de quoi?

TOURANGEAU. Constance de Beuzerie; c'est ce qu'il y a de mieux dans toute la Touraine. Savez-vous que monsieur le baron de Beuzerie a de grands bois qu'il pourrait passer sur la tête de son gendre, sans compter la grande prairie de la Pintade, qui, seulement en luzerne, mettrai pas mal de foin dans ses bottes.

POUSSETTE. C'est bien, mon ami; retourne vers le chevalier et dis-lui qu'il peut venir, et que nous sommes impatients de faire sa connaissance.

TOURANGEAU. Avec plaisir, madame le marquis... d'autant mieux que nous demeurons en face, à *la Herse d'Or*... une auberge très-bien composée... tous marchands de laine du Berry et des gros maquignons du Poitou.

* Tourangeau, Poussette, d'Herbigny, Villiers.

D'HERBIGNY. Et depuis quand êtes-vous arrivés? *

TOURANGEAU. Depuis avant-hier.

D'HERBIGNY. Par le coche ?

TOURANGEAU. Allons donc! c'est bon ponr des nourrices, ce véhicule-là!... nous sommes venns avec Christophe, nn magnifique limonsin, dont on a encore offert, hier, quinze écus à mon maître.

POUSSETTE. Va, va! nous avons hâte de le voir.

TOURANGEAU. Christophe?

POUSSETTE. Non! ton maître.

D'HERBIGNY. Va donc vite, animal!...

TOURANGEAU. J'y cours...(*A part*). Quelle politesse exqnise à la conr de France!

Il sort.

SCÈNE III.

D'HERBIGNY, POUSSETTE, DE VILLIERS.

D'HERBIGNY. Vivat! c'est une bonne fortune qui nous tombe du ciel... je retiens le provincial... je demande qu'on me le prête... je le monopolise à mon profit... voilà nne occasion de passer le temps toute trouvée...

DE VILLIERS. Et moi, je désire m'entendre avec le nouveau débarqué à l'endroit de Christophe... je remonte mes écuries.

POUSSETTE. Doucement, doncement, messieurs, n'allez pas trop loin... songez que ce pauvre gentilhomme est ici sons ma sauvegarde, et ne compromettez pas le nom de Cretté!...

D'HERBIGNY. Laisse-nous tranquilles avec ta morale; et puisque tu ne nous permets pas la plus petite privauté, abandonne-nous an moins, pour nos menus plaisirs, les hobereanx qui nons tombent sous la main.

Les portes du fond s'ouvrent.

BASQUE, *annonçant*. Monsieur le chevalier Roger Tancrède d'Anguilhem!

TOUS. Ah!

DE VILLIERS. Je vais lui sauter au cou!

D'HERBIGNY. J'ai envie de lui persuader qu'il est mon cousin.

POUSSETTE, *leur faisant signe*. Chut! chut!

D'Herbigny et de Villiers s'approchent du guéridon, les domestiques servent le café.

SCÈNE IV.

TOURANGEAU, ROGER, POUSSETTE, D'HERBIGNY, DE VILLIERS.

ROGER, *mise fort simple, mais qui n'a rien de ridicule. (Il salue.)* Bon Dieu! madame, je vous demande un million de pardons de prendre si mal mon temps que de me présenter à vons dans ce moment; veuillez, je vous prie, avoir la bonté de m'indiquer votre heure, et j'aurai l'honnenr de revenir.

POUSSETTE, *le regardant avec surprise*. Point du tont, monsieur... et, puisque vons voilà, soyez le bienvenu.

ROGER. C'est trop de grâce! (*Bas à Tourangeau*). Mais, je ne vois pas le marquis?

TOURANGEAU, *lui montrant Poussette*. Là... là...

ROGER, *le repoussant*. Va donc, imbécile!

POUSSETTE. Monsienr de Cretté est absent, chevalier, mais je le remplace; veuillez donc faire état de moi et disposer de ma bonne volonté à vous être agréable.

ROGER. L'offre est si obligeante, madame, que l'on ne peut se garantir d'en être un peu embarrassé.

DE VILLIERS, *bas à d'Herbigny*. Mais il n'est pas bête du tout ce garçon-là.

POUSSETTE, *bas à d'Herbigny*. Il n'est pas mal tourné non plus.

ROGER, *remarquant avec quelle curiosité on le regarde*. Vous me pardonnerez un peu de gaucherie, madame; je devine toute votre indulgence dans vos yeux, et je sais que j'en ai grand besoin... (*Mouvement des autres personnages, qu'il regarde avec franchise*). Oh! il faut être franc; je ne suis qu'un pauvre provincial, bien ridicule je le seos, et fort ennuyeux pent-être, car jamais je n'ai quitté Anguilhem... mais il y a des cœurs bien placés sous un habit simple, et je saurai, je vous le jure, être reconnaissant de votre gracieux accueil.

D'HERBIGNY, *bas à de Villiers*. Mais ça va, ça parle... décidément la Touraine commence à être en France.

DE VILLIERS, *bas*. Veux-tu que je te dise?... nous sommes volés!

POUSSETTE, *avec plus d'empressement*. Et quel bon vent vous amène à Paris, monsieur d'Anguilhem?

ROGER, *gaiement et se mettant tout à fait à son aise*. Hélas! belle dame, je ne sais pas trop si cela peut s'appeler un bon vent, car c'est celui de la chicane. Je viens ponr un procès.

DE VILLIERS, *une tasse de café à la main*. Ah! l'on plaide donc aussi à Chinon? Ce doit être amnsant un procès de province!... il s'agit d'nu mur mitoyen sans donte?

ROGER. Non, monsieur; mais, d'un héritage de quinze cent mille livres qu'on me conteste.

DE VILLIERS. Quinze cent mille livres! peste! c'est un fort joli denier.

* Poussette, Tourangeau, d'Herbigny, Villiers.

D'HERBIGNY, *un verre à la main.* Je bois aux quinze cent mille livres du chevalier d'Anguilhem !

ROGER. Un moment !... elles ne sont pas encore dans ma poche! Diable ! n'allons pas si vite !

D'HERBIGNY, *levant son verre.* A la belle Constance de Beuzerie, la perle de la Touraine !

ROGER. Bah! vous savez... (*Regardant Tourangeau*). Ah ! mon imbécile vous a déjà raconté cela, avec sa langue de sacristain ?.. *Gaiement*). Au reste, il n'y a pas de mal. Vive Dieu ! messieurs, ne pas avouer sa dame est une lâcheté ! *

AIR : *Ah ! si ma dame me voyait.*

Si nous étions au temps des preux,
Je vous soutiendrais que ma dame
L'emporte sur toute autre femme
Et par ses attraits merveilleux
Et par le charme de ses yeux!
Je vanterais sa grâce aimable,
Son cœur qui jamais ne changea!...
Je la dirais incomparable...

Saluant Poussette.

Si madame n'était pas là !

POUSSETTE, *à elle-même.* Mais il est charmant, ce cher chevalier; j'en suis déjà folle !

Les domestiques desservent et sortent.

D'HERBIGNY. Pardieu ! mon ami, nous ne sommes que des paltoquets si nous ne faisons pas gagner ce procès-là à messire Roger d'Anguilhem.

ROGER. Eh! eh ! messieurs, ne vous engagez pas trop... la chose est dure à mener... j'ai, je vous en préviens, affaire à forte partie... j'hérite directement du vicomte de Bouzenois, frère de ma mère, mort sans enfants... mais, figurez-vous une particularité à laquelle mon père et moi, nous ne nous attendions guère... je trouve, sur mon chemin, une espèce d'original, un Indien, nommé Afghano, dont mon respectable oncle avait épousé la mère de la main gauche.

TOUS. Afghano !

POUSSETTE. Mon citron ! je m'en charge... et il partira pour Madagascar, n'ayant plus que l'écorce.

D'HERBIGNY. Nous ferons feu des quatre pieds.

ROGER. En vérité, mes gentilhommes, vous me voyez pénétré de gratitude et d'admiration ! je vous avoue que je ne m'attendais pas à tant de bienveillance, moi, inconnu dans cette grande ville ; moi, pauvre diable de campagnard qui me verrai réduit à me mettre au service du roi et à renoncer à mes amours si je perds ma cause... Recevez donc mes sincères compliments, et, comme je craindrais de vous déranger en restant plus longtemps, permettez que je prenne congé de vous.

POUSSETTE, *vivement.* Comment, prendre congé !... mais, point du tout, chevalier. Si Cretté était ici, il ne le souffrirait pas, et ce serait me faire injure à moi que de quitter cet hôtel... je vous tiens, je vous garde !.. Il serait, parbleu! plaisant qu'un beau gentilhomme comme vous, qui attend un héritage de quinze cent mille livres, fût logé à *la Herse d'Or*, quand il a M. Cretté pour ami et mademoiselle Poussette pour protectrice.

ROGER, *surpris.* Mademoiselle Poussette?

POUSSETTE. C'est mon nom. Quant à ma profession, je suis fille d'Opéra, comme ils disent...

TOURANGEAU, *à part.* Ah! je savais bien, moi, que ce n'était pas le marquis.

POUSSETTE. Mais, bonne pâte de fille... vous verrez... Ainsi vous restez, vous demeurez ici, c'est convenu, vous, vos gens et vos équipages.

TOURANGEAU, *ivre de joie.* Moi et Christophe, nous acceptons !

ROGER. Oh ! madame, véritablement vous me comblez.

POUSSETTE. Et d'abord, chevalier, pardon de ce que je vais vous dire, mais il faut quitter ce costume de voyage qui ne sied pas à un héritier de votre mine. (*Appelant.*) Holà! Basque! Rameau d'or! Boisjoli!.. (*Trois domestiques entrent par le fond.*) Que l'on coure à l'instant chez le tailleur du marquis, chez le brodeur du marquis, chez le coiffeur du marquis. (*A Roger.*) Je me charge de vous pomponner, mon mignon... je m'y connais, et vous serez gentil à croquer... foi d'hamadryade!

ROGER. Madame...

POUSSETTE. En attendant, tout ce qui est ici est à votre service, bêtes et gens... (*Tourangeau fait un mouvement de joie.*) Tiens! à propos de bêtes... ce gaillard-là, il faut le métamorphoser aussi. (*Riant en regardant Tourangeau.*) Dieu! qu'il a une drôle de figure! Viens ici que je te regarde. (*Il s'approche, elle lui donne deux tapes sur la joue.*) Je te fais mon coureur.

TOURANGEAU. Dieu! elle m'a donné deux soufflets!... Oh! encore! encore!

Il cligne des yeux grotesquement.

POUSSETTE, *aux autres.* A la répétition, messieurs!... * *Pyrame et Thisbé* me réclament... Je permets à tous mes adorateurs de me suivre... cela compromet moins!

D'HERBIGNY, *lui offrant la main.* La main, du moins, si c'est la seule faveur qui me soit permise.

POUSSETTE, *bas à d'Herbigny, montrant*

* Tourangeau, Poussette, Roger, d'Herbigny, Villiers.

* Tourangeau, Roger, Poussette, d'Herbigny, de Villiers.

Roger. Ah! vicomte! ce gaillard-là m'a donné dans l'œil! J'ai une peur de tous les diables d'être pincée!

ENSEMBLE.

AIR *de l'Élixir d'Amour*.

Allons,
L'Opéra m'appelle;
Au devoir toujours fidèle,
Je dois m'y rendre avec zèle;
Bientôt, nous nous reverrous.

TOUS.

Allons,
L'Opéra {l' / m'}appelle;
Au devoir toujours fidèle,
Il faut s'y rendre avec zèle;
Bientôt nous nous reverrons.

POUSSETTE, *à Roger*.

Beau chevalier, bon courage!
A vous servir je m'engage.
Malgré l'Indien et sa rage,
Vous aurez votre héritage!
Ah! ce serait grand dommage,
Avec cet air, ce visage,
De se voir d'un beau partage
Dépouillé, par un sauvage!

ENSEMBLE.

Allons, etc.

POUSSETTE, *de la porte du fond*. A bientôt, ma biche! à bientôt!

Ils sortent.

SCÈNE V.

ROGER, TOURANGEAU.

Ils se regardent d'abord un moment sérieusement et sans rien dire.

ROGER, *étonné*. Ma biche!

TOURANGEAU. Ma biche!... elle vous a appelé sa biche!

ROGER. Qu'est-ce que tu dis de ça, toi? y comprends-tu quelque chose?

TOURANGEAU. Monsieur le chevalier, je regarde partout pour voir si je vois un sorcier... Je me tâte des pieds à la tête pour m'assurer si je suis bien moi en chair et en os, Olympe-Athénaïs Tourangeau!

ROGER. Mais c'est une bonne fortune! c'est un coup du ciel!... trouver tout à coup, et au moment où l'on s'y attend le moins, des amis si dévoués, si généreux!... Cependant, en vérité, j'ai quelques scrupules... Est-ce bien à moi d'accepter ainsi, sans façon, les offres obligeantes que l'on vient de me faire?.. Le marquis est absent, et je ne sais pas au juste ce que c'est que mademoiselle Poussette.

TOURANGEAU. Ah! pardieu! monsieur le chevalier, excusez-moi, mais vous nous la baillez belle avec vos scrupules!... D'abord mademoiselle Poussette est une femme charmante, qui vous a appelé sa biche et qui a les manières les plus distinguées... Si elle vous invite, c'est qu'elle en a le droit... et, au bout du compte, c'est un prêté pour un rendu: quand vous aurez gagné votre procès, que vous nagerez dans l'or et dans la vaisselle très-plate, vous rendrez au marquis toutes ses politesses. Que diable! entre gentilshommes, cela se fait... cela se fait!

ROGER. Oui, si je gagne mon procès.

TOURANGEAU. Bah! vous le gagnerez, j'en suis sûr maintenant... et, pas plus tard que tout de suite, je vais chercher votre valise et mes effets à *la Herse d'Or*, prévenir que nous habitons chez notre ami le marquis de Cretté, et, comme Christophe est invité aussi, je l'amène incontinent dans les écuries de son ami le marquis de Cretté.

ROGER. Fais donc comme tu l'entendras, drôle!... après tout, à la grâce de Dieu!

TOURANGEAU. Attendez-moi, monsieur le chevalier; je vais faire transporter notre bagage et notre garderobe... ça ne sera pas long et surtout ce ne sera pas lourd.

Il sort.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul*, *puis* BASQUE.

Allons, supposons que c'est un rêve que je fais... le réveil sera cruel... mais, comme je suis prévenu d'avance, le coup me sera moins rude. Eh! mon Dieu! si j'étais seul en ce monde, que m'importeraient les quinze cent mille livres de M. de Bouzenois! seul, j'aurais toujours assez pour vivre tant qu'il me resterait une épée à mettre au service du roi. Mais mes pauvres parents qui ont toute leur petite fortune engagée dans cette misérable affaire... ils n'étaient pas déjà trop riches, et les frais qu'ils auront à payer vont les ruiner tout à fait. Ah! tout courageux que je suis, je sens que cette idée me tue.

BASQUE, *entrant par le fond* *. Monsieur le chevalier, un homme assez peu gracieux de figure, et qui sent la chicane de trois quarts de lieue, demande s'il peut avoir l'avantage de vous entretenir en secret.

ROGER. Qu'est-ce? quelque braillard du palais... quelque rat de la Sainte-Chapelle... faites entrer.

Basque introduit Finard, qui entre par le fond d'un air patelin, et attend pour s'avancer que le valet soit sorti.

* Basque, Roger.

SCENE VII.

FINARD, ROGER.

ROGER, *à part.* Oh! oh! plaisante figure!

FINARD, *très-mystérieusement.* Est-ce bien à monsieur le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem que j'ai l'honneur de parler?

ROGER. A moi-même, monsieur... de quoi s'agit-il?

FINARD, *regardant partout.* Sommes-nous bien seuls, monsieur le chevalier?

ROGER. Parfaitement seuls, monsieur, comme vous le voyez.

FINARD. Permettez-moi de m'en assurer.

Il va ouvrir la porte de droite et regarde dans la chambre

ROGER, *à part.* Voilà un curieux personnage, par exemple!

FINARD, *traversant pour aller à gauche.* Vous êtes bien sûr qu'il n'y a personne de caché dans ce salon ni dans cette chambre?

Il ouvre la porte de la chambre de gauche.

ROGER, *impatienté.* Parbleu! tout le monde étant sorti, j'en conclus qu'il n'y a personne.

FINARD, *qui s'est approché d'une table couverte d'un tapis, à gauche, regardant sous la table.* Ni sous ce meuble?

ROGER, *riant.* Monsieur, voici encore mes deux poches, vous pouvez les visiter aussi. (*A part.*) Serait-ce quelque exempt de police?

FINARD. Je vous demande humblement pardon de toutes ces précautions, monsieur le chevalier; mais vous comprendrez bientôt qu'elles sont rigoureusement nécessaires.

ROGER. Voyons, monsieur, je vous écoute.

FINARD. Je m'étais d'abord présenté à l'auberge de *la Herse d'Or;* mais votre domestique m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous logiez désormais chez monsieur le marquis de Cretté, votre ami...

ROGER, *appuyant.* Oui, monsieur, je loge désormais chez M. le marquis de Cretté, mon ami... Maintenant, au fait?

FINARD. J'ai presque envie que nous nous asseyions, monsieur le chevalier... Isolés ainsi au milieu de ce salon, nous serons encore plus certains de ne pas être épiés.

ROGER, *s'asseyant.* A vos souhaits, mon cher monsieur.

FINARD, *assis près de Roger.* Maintenant, monsieur d'Angoilhem, j'aborde la question sans préambule.

ROGER. Je ne demande pas mieux, je vous l'avoue.

FINARD. Auriez-vous du goût pour gagner votre procès?

ROGER, *sautant sur son siége.* Tête-bleue! je le crois bien! et beaucoup, je vous le jure.

FINARD, *appuyant.* Eh bien, moi, monsieur, je puis vous le faire gagner.

ROGER, *transporté.* Que dites-vous? ah! vous êtes mon sauveur, vous êtes un ange, vous êtes un Dieu!... Je vous embrasserais, fui de gentilhomme!.. (*à part*) si vous n'étiez pas si laid!... (*Haut.*) Ah! parlez!... expliquez-vous, homme du ciel: que faut-il faire? que faut-il donner? je suis prêt à tous les sacrifices.

FINARD. Oh! mon Dieu! presque rien!... il s'agit tout bonnement de vous marier.

ROGER. Me marier!

FINARD. Ou signer provisoirement cette promesse de mariage dont les noms sont en blanc, et qui n'est exécutoire, bien entendu, qu'après le gain de votre cause.

ROGER. Très-bien! voilà qui est parfaitement clair... il faut me marier... Mon Dieu! cela se comprend... c'est à la portée de tout le monde... mais, avec qui me marier? Vous pensez bien, mon excellent ami, que je ne peux pas faire un bail de cette importance et de cette durée-là en jouant au colin-maillard.

FINARD. C'est pourtant ainsi que les conditions sont faites, monsieur le chevalier.

ROGER. Comment! il faut que je me marie sans voir, sans connaître ma femme?

FINARD. Précisément.

ROGER, *se levant.* Allons, c'est une mauvaise plaisanterie, et si c'est un jeu, monsieur, je vous déclare qu'il me déplaît et qu'il m'offense.

FINARD. Si c'est un jeu, monsieur le chevalier, tout votre avenir y est intéressé, puisque vous pouvez y gagner quinze cent mille livres... Réfléchissez à l'affaire... elle vaut la peine que l'on y mette un peu du sien.

ROGER. Un peu du mien, il est gentil!... beaucoup du mien!.. Voyons, mon tendre monsieur... comment vous appelez-vous?

FINARD. Finard... pour vous servir.

ROGER. Joli nom!.. je trouve qu'il vous va à merveille!.. voyons, mon aimable monsieur Finard, voyons, un tout petit renseignement.. La jeune personne est-elle... là... hein?... d'abord, est-elle jeune seulement?

FINARD. Je suis obligé de rester muet.

ROGER. Vous êtes désespérant! Dites-moi du moins si elle est bien faite ou difforme, fille ou veuve?

FINARD. Tout ce que je puis faire pour vous, sans me compromettre, c'est de vous laisser le temps de la réflexion.

ROGER. A la bonne heure! voilà qui est parler... on donne au moins aux gens le loisir de respirer... on ne les marie pas le pistolet sur la gorge!

FINARD. Je vous donne un quart d'heure.

ROGER. Un quart d'heure! voilà, pardieu! une belle affaire.

FINARD. Ah! dam! nous n'avons pas de temps à perdre, comme vous savez.

ROGER. Encore une question?.. Comment se fait-il que mon beau-père futur n'ait pas fait offrir sa fille à mon adversaire?

FINARD. Nous l'avons offerte... et il a presque accepté... Mais, voyez-vous, il est laid et vous êtes joli garçon... et puis, le nom d'Afghano... cela sent son sauvage... D'Anguilhem, cela sonne mieux pour des oreilles françaises... bref, nous sommes décidés à vous donner la préférence.

ROGER. Je vous suis bien obligé... et si, dans un quart d'heure, je refuse?

FINARD. Dans vingt minutes, je suis chez monsieur Afghano... Sans adieu donc, monsieur le chevalier... (*Il remonte.*) * Ne me reconduisez pas... sans cérémonie... inutile d'éveiller l'attention... Quinze cent mille livres ou un petit zéro pour votre seigneurie, voilà les chiffres bien posés. (*Saluant.*) Je suis votre humble serviteur.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ROGER, *puis* POUSSETTE.

ROGER, *seul.* Va-t'en au diable, juif maudit! (*Se promenant.*) Non! par la corbleu! je ne consentirai jamais à une pareille lâcheté!.. ce mariage ridicule est impossible!.. c'est un piége que ma partie adverse me tend... je n'y tomberai pas... ces menées me prouvent que ma cause est juste... que mes adversaires tremblent et cherchent à m'effrayer. (*Apercevant Poussette qui entre.*) Ah! c'est vous! **

POUSSETTE, *au fond.*

Hélas! trois fois hélas!
Mon pauvre Ménélas!

Comme on chante à l'Opéra... mauvaises nouvelles, mon cher hôte... votre procès est perdu!... ou c'est tout comme.

ROGER. Comment savez-vous cela?

POUSSETTE. J'ai sauté ma répétition en votre honneur... j'ai couru chez un avocat influent de mes amis.

ROGER. Eh bien?

POUSSETTE. Il paraît que ce buffle d'Indien a gagné tout le monde... les juges sont pour lui.. il a fait une rente viagère au perroquet d'un conseiller et donné pour dix mille écus de diamants à la guenon du président; il n'y a que le conseiller rapporteur, l'incorruptible Bouleau, qui ait refusé de le voir.

ROGER. Et quand je pense que si je voulais, malgré tout cela...

* Roger, Finard.

** Roger, Poussette.

POUSSETTE. Quoi! malgré tout cela?

ROGER. Il ne tient qu'à moi de gagner mon procès.

POUSSETTE, *vivement.* Comment dites-vous?

ROGER. Oui... il s'est passé de grandes choses, ma chère demoiselle Poussette, depuis votre départ. Il sort d'ici une espèce d'homme, de singe ou de renard... il participe de ces trois natures... qui m'a tout bonnement proposé de m'assurer le gain de mon procès.

POUSSETTE. En vérité?

ROGER. On ne me demande pour cela qu'une bagatelle, une misère... il s'agit tout simplement de me marier dans quinze minutes, ou, ce qui est tout comme, de signer un engagement, moyennant lequel je jouirai sans partage de l'héritage de mon oncle, le vicomte de Bonzenois, et d'une femme qui est sans doute borgne, bossue, bancale, ou possédant toute autre qualité à mon insu, attendu qu'il m'est enjoint de la prendre sans la connaître et sans la voir autrement que des yeux de la foi!

POUSSETTE. Et, moyennant ce mariage, le gain du procès est assuré?

ROGER. Rien de fait sans cette certitude... les clauses sont parfaitement établies... j'ai un quart d'heure pour me décider.

POUSSETTE. Épousez, chevalier, épousez... avec quinze cent mille livres en perspective, on peut y aller les yeux fermés.

ROGER. Mais songez que je suis amoureux.

POUSSETTE. C'est toujours une folie d'être amoureux... mais aujourd'hui, c'est plus que cela, c'est une bêtise!

ROGER. Penser que Constance se mariera à son tour!...

POUSSETTE. Tant mieux pour vous, mon cher... tant mieux! vous ne voudriez pas avoir sur la conscience le remords de l'avoir fait rester fille... Rester fille, rien de bête comme ça!... à moins qu'on ne soit danseuse.

Finard paraît au fond, sa montre à la main et qu'il regarde.

ROGER, *l'apercevant.* Ah! mon Dieu! déjà!...

POUSSETTE. Quoi, déjà?

ROGER, *montrant Finard.* L'homme au mariage!...

Poussette se retire sur la droite.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINARD *.

FINARD, *entrant mystérieusement.* Nous avons seize minutes et demie... J'ai fait bonne mesure à monsieur le chevalier... (*Apercevant*

* Roger, Finard, Poussette.

Poussette.) Mais monsieur le chevalier n'est pas seul, je vois que je n'ai plus qu'à me retirer.

ROGER. Non, non, restez et approchez, obligeant monsieur Finard... (*Finard s'approche, Poussette passe doucement à gauche.*) Je trouve décidément qu'il tient plus du crocodile que des autres espèces animales *.

FINARD. Voilà le papier en question... Allons, chevalier, quinze cent mille livres pour un trait de plume...

ROGER, *prenant l'engagement*. Donnez... (*Hésitant.*) Mais... non... non...c'est impossible !

POUSSETTE *à Roger à demi-voix*. Voyons, chevalier, du cœur, que diable ! Vous êtes forcé de prendre une femme, mais l'engagement ne dit pas sans doute que vous soyez obligé de... l'idolâtrer.

ROGER. Il ne manquerait plus que cela!

POUSSETTE. Eh! bien ! réfléchissez donc !... la ruine ou la fortune !...

ROGER. Mais...

POUSSETTE. Vos parents dans la misère !

ROGER, *se décidant et allant s'asseoir à la table*. Oui, pour eux... vous avez raison !

POUSSETTE, *passant à la gauche de la table et présentant la plume à Roger, qui la prend et hésite encore*. Signez !... signez !

ROGER, *signant et jetant ensuite avec rage le papier aux pieds de Finard*. Que la peste t'étouffe, mécréant que tu es !

FINARD, *ramassant l'engagement, qu'il serre soigneusement*. On ne peut pas y mettre plus de grâce... Merci, monsieur le chevalier... après-demain à midi, une carrosse viendra vous prendre et vous conduira auprès de votre future, qui, le même jour, deviendra votre femme.

ROGER, *le retenant*. Mais quelle est cette femme, au nom du ciel! un mot, un seul mot?

FINARD. Monsieur le chevalier, vous faites une magnifique affaire... je ne vous dis que cela... vous faites une magnifique affaire.

Il sort en saluant.

SCÈNE X.

POUSSETTE, ROGER, *puis* BASQUE, *domestiques;* UN TAILLEUR, UN COIFFEUR, *etc.*

ROGER, *anéanti*. Tout est donc fini !

POUSSETTE, *allant à lui*. Voyons, mon petit chevalier, de la philosophie... Si votre femme est par trop baroque, vous la mettrez dans un bocal, avec cent mille livres pour son entretien, et, avec les quatorze cent mille qui vous resteront, vous ne manquerez pas de consolations... fort gentilles. (*Basque et les fournisseurs du marquis entrent.*) Tenez, voilà tous nos gens qui arrivent... Voyons, résignez-vous... il faut, d'abord, vous parer comme un beau et riche gentilhomme que vous êtes... je vais présider moi-même à votre toilette.

ROGER. Je m'abandonne à vous, charmante Poussette... ornez la victime... qu'elle soit prête pour le sacrifice.

On avance une toilette au fond à gauche.

POUSSETTE. Allons, à la besogne, vous tous ! De la poudre à la maréchale ! de la pommade à la tubéreuse! de l'essence de mugue ! qu'on le bichonne! qu'on le mitonne! qu'on le pomponne!

CHOEUR.

AIR : *Vive la magie* (Cagliostro.)

Vite, à sa toilette !
Qu'elle soit complette !
Des pieds à la tête,
Qu'il vous fasse honneur !
Avec ce visage,
Grâce à votre ouvrage,
A la cour, je gage,
Il fera fureur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOURANGEAU *.

TOURANGEAU, *en riche costume de coureur, entrant par le fond*. Gare ! gare ! que je passe !

TOUS, *riant*. Ha ! ha ! ha !

TOURANGEAU. Tenez, monsieur le chevalier, voilà comme ils m'ont accommodé... je suis flambant, hein ?

ROGER, *ne pouvant s'empêcher de rire*. Tu es superbe, mon garçon !... tu me fais l'effet du valet de carreau !

TOURANGEAU, *se récriant*. Oh ! un valet !... Un domestique du roi de cœur, je ne dis pas !

POUSSETTE, *à Roger*. Allons, allons !... je veux que tu sois odorant, pimpant, étourdissant, ébouriffant !... laisse-toi faire, va, ma biche.

Roger s'assied à la toilette, on l'entoure, on commence à le coiffer et à l'habiller pendant la reprise du chœur.

CHOEUR.

Vite, à sa toilette, etc.

* Poussette, Roger, Finard.

* Poussette, Tourangeau, Roger.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Un petit salon très-simple. Portes au fond et latérales. Une fenêtre à droite au troisième plan, une table à gauche; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINARD, *assis à gauche;* UN CLERC, *debout près de lui.*

Ecoutez-moi bien, maître l'Eveillé... un carrosse à la livrée amarante et or doit s'arrêter tout à l'heure à notre porte... un beau gentilhomme en descendra... (*Il se dirige vers la porte de droite, le clerc le suit.*) Vous le conduirez discrètement ici, par ce petit escalier dérobé... * Mais, j'entends une voiture... Serait-ce déjà?... (*Il va regarder à la fenêtre.*) Non... c'est encore pour ce médecin génois, qui est venu s'établir au rez-de-chaussée... il annonce qu'il rend la beauté et la jeunesse aux femmes les plus difformes et les plus décrépites... Aussi, le beau sexe, c'est-à-dire le vilain sexe, afflue-t-il chez lui... Mais, allez, maître l'Eveillé, allez... vous frapperez trois coups et je vous ouvrirai moi-même.

Le Clerc sort à droite.

SCÈNE II.

FINARD, *seul.*

Tout va bien!..... nous l'emportons!... Mon patron sera content..... aujourd'hui même, il établira richement sa fille..... et moi, comme son représentant fidèle dans cette affaire, je ne serai pas oublié... D'un autre côté, si je puis faire réussir les projets de monsieur le marquis de Royancourt, ma fortune est faite... (*Les portes du fond s'ouvrent.*) Qui vient là?... (*Il remonte et aperçoit Afghano, qui ne paraît pas encore.*) Diable! (*Il redescend.*) Afghano! l'Indien, notre adversaire! Jouons serré!

SCÈNE III.

AFGHANO, FINARD.

FINARD, *saluant.* Votre très-humble, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

AFGHANO, *brusquement.* Parbleu! monsieur, vous devez, il me semble, le savoir aussi bien que moi... je viens causer de nos affaires.

FINARD, *jouant l'étonnement.* De nos affaires?

AFGHANO. Sans doute.

FINARD. J'ignore absolument...

AFGHANO. Ne me reconnaissez-vous pas?

FINARD. Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

AFGHANO. Que diable, monsieur, nous sommes seuls... finissons cette plaisanterie!...

FINARD. Vous vous méprenez, monsieur... je vous assure.

AFGHANO. Votre figure est assez originale pour qu'on ne l'oublie pas, ne l'eût-on vue qu'une seule fois.

FINARD. En ce cas, monsieur, je devrais me souvenir de la vôtre.

AFGHANO. Voyons... je vous le répète... nous sommes seuls et nous pouvons jouer cartes sur table... vous êtes venu hier à mon hôtel...

FINARD. Moi!

AFGHANO. Vous! La proposition que vous m'avez faite était même assez extraordinaire... n'importe, j'ai réfléchi, et cette proposition, je l'accepte... j'épouse.

FINARD. Vous épousez... qui?

AFGHANO. Eh! morbleu!... la femme que vous m'avez offerte... la femme qui doit m'assurer le gain de mon procès contre les d'Anguilhem... je l'épouse un bandeau sur les yeux... qu'on me conduise, qu'on me marie et que cela finisse!

FINARD. Monsieur, vous me prenez pour un autre.

AFGHANO. Non, corbleu! je vous prends pour moi... et voilà des arrhes!... (*Il lui présente une bourse.*) Vous en recevrez le double après le gain de mon procès contre ces d'Anguilhem.

FINARD. Ah! je crois vous comprendre à la fin!

AFGHANO. C'est bien heureux!

FINARD. Vous êtes monsieur Afghano?

AFGHANO. Sans doute.

FINARD. Que monsieur le conseiller a refusé dix fois de recevoir.

AFGHANO. Oui... mais, vous, je vous ai reçu, hier, chez moi.

FINARD. Et vous vous représentez, l'or à la main, pour nous capter, nous séduire...

AFGHANO. A d'autres!

FINARD. Pour nous corrompre!

* Le Clerc, Finard.

* Finard, Afghano.

AFGHANO. Ne criez pas si fort!

FINARD. C'est une infamie!...

AFGHANO. Monsieur!

FINARD. C'est une indignité!...

AFGHANO. Encore une fois...

FINARD, *allant à la porte.* Sortez, monsieur, sortez à l'instant même *.

AFGHANO. Ah! vous le prenez sur ce ton?... Eh! bien, oui... je sors... mais j'ai l'œil sur ce qui se passe ici... car je soupçonne...

FINARD. Encore une fois, sortez de cette honorable demeure..... ** Sachez que chez nous, la justice ne se vend pas, comme dans votre pays... dans l'Inde, au Malabar, et que tout l'or du Pérou, tous les diamants de Golconde ne feraient pas pencher entre nos mains les balances de Thémis... Adieu, monsieur!

AFGHANO. Allez au diable!

Il sort furieux, par le fond.

SCÈNE IV.

FINARD, *puis* ROGER.

FINARD, *riant.* Eh! eh! eh!..... Pauvre dupe!... (*On frappe trois coups à la porte de droite.*) Ah! voici notre gendre... notre joli gendre... (*Il va ouvrir.*) Entrez, monsieur le chevalier, entrez... (*Roger entre.*) Votre très-humble et très-obéissant, monsieur d'Anguilhem... je vous attendais ***.

ROGER. Vous voyez que je suis exact monsieur.

FINARD. Oui, chevalier, je vois que vous êtes un loyal gentilhomme, et, si vous avez de la peine à vous décider, du moins, quand vous avez pris votre parti, vous agissez grandement.

ROGER. Maintenant, monsieur, me direz-vous chez qui je suis?... car, jusqu'à présent, je n'ai vu que vous, je n'ai connu que vous, je n'ai demandé que vous... cette jeune fille... je dis jeune... cette fille donc que je ne puis pas qualifier, est-elle votre enfant, votre sœur, votre nièce, votre cousine ou votre filleule?

FINARD. Elle ne tient à moi par aucun lien de parenté.

ROGER. Alors, c'est votre pupille?

FINARD. Pas davantage.

ROGER. Il faut cependant que je la voie, que je la connaisse!

FINARD. Après le mariage, n'aurez-vous pas tout le temps de faire connaissance?

ROGER. Mais, laissez-moi voir le père... ce n'est pas trop... hein?... je demande à voir le beau-père.

FINARD. Je le représente.

ROGER, *à part.* C'est très-flatteur pour lui!

* Finard, Afghano.

** Afghano, Finard.

*** Roger, Finard.

FINARD. Et en me voyant, c'est tout comme.

ROGER. Mais... mais...

FINARD. Pardon, monsieur le chevalier, je dois suivre mes instructions à la lettre... Votre mariage aura lieu aujourd'hui... mais seulement après le gain de votre procès... vous voyez que nous sommes ronds et loyaux en affaires... Du tribunal, nous vous conduirons à une chapelle où tout est disposé... je vais me préparer pour avoir l'honneur de vous accompagner moi-même.

Il passe à gauche.

ROGER. Mais, encore une fois, ma prétendue, monsieur, ma prétendue? *

FINARD. Dans un instant, je vous la présenterai. (*Saluant.*) A l'avantage, monsieur le chevalier.

Il sort à gauche.

SCÈNE V.

ROGER, *seul.*

Enfin, je vais la voir cette mystérieuse créature... Ah! je frémis d'avance!... un père, obligé d'employer de pareils moyens pour placer sa fille!... évidemment, c'est quelque petit monstre qu'il aura caché à tous les yeux et dont ils se défait en ma faveur... Allons, il n'y a que le dévouement filial qui puisse me décider à un pareil sacrifice!

Il s'assied à droite et demeure plongé dans ses réflexions.

SCÈNE VI.

AFGHANO, ROGER.

AFGHANO, *entrant par le fond, et à part.* J'en étais sûr!... mon adversaire est ici... établi comme chez lui... tandis que moi... ah! la trahison est flagrante!

ROGER. Qui vient là?... (*Se levant et regardant Afghano.*) Pardieu! celui-ci est encore plus laid que l'autre... ça doit être mon beau-père!

AFGHANO, *saluant.* Vous êtes monsieur le chevalier d'Anguilhem?

ROGER. Monsieur, je n'ai aucune raison pour cacher mon nom... mais je vous demanderai la même franchise... vous êtes...

AFGHANO. Un adversaire... un ennemi.

ROGER. A la bonne heure... j'aime mieux cela... on sait tout de suite à qui l'on a affaire... Mais quel est le motif de l'inimitié dont vous m'honorez, monsieur?

AFGHANO. Une bagatelle... un héritage de quinze cent mille livres!

ROGER. Monsieur Afghano!

AFGHANO. Lui-même.

* Finard, Roger.

ROGER, *à part.* Quel espoir!.. (*Haut.*) Ah! pardieu! mon cher ennemi, soyez le bien venu dans cette maison maudite.

AFGHANO. Maison maudite! il paraît pourtant que l'on vous y fait grand accueil.

ROGER. Comme aux gens qu'on égorge ou qu'on étrangle!

AFGHANO. Quel langage! (*A part.*) Serait-il moins avancé que je ne le pensais?

ROGER. Je vous le répète, je suis enchanté de vous voir, et j'espère que nous pourrons nous entendre.

AFGHANO. Nous entendre?

ROGER. Sans doute... si vous êtes raisonnable... Au diable la chicane!... plus de débats, de procès entre nous!... Arrangeons-nous à l'amiable, et moquons-nous des robes noires et des bonnets carrés!

AFGHANO. Que voulez-vous dire?

ROGER. Je veux dire qu'il faut faire tourner à notre profit la morale de la fable... nous partager l'huître avant le procès, et jeter la coquille à nos juges.

AFGHANO, *à part.* Il veut s'arranger.... Mes soupçons n'avaient pas le sens commun.

ROGER. Vous réfléchissez à ma proposition... elle est séduisante, hein?

AFGHANO. Elle est inadmissible.

ROGER. Pourquoi?

AFGHANO. Je suis sûr de gagner.

ROGER. Avec la justice, est-on jamais sûr de quelque chose?

AFGHANO. Ma cause est excellente.

ROGER. La mienne est peut-être bien meilleure en ce moment.

AFGHANO. Pourquoi donc me proposez-vous un partage?

ROGER. Oh! c'est une autre affaire... j'ai pour cela un motif caché.... (*à part*) et fort vilain... (*Haut.*) Tenez, monsieur, je suis beau joueur... je vous laisse la moitié de l'héritage.

AFGHANO. Vous êtes trop généreux, monsieur.

ROGER. Vous acceptez?

AFGHANO. Je refuse.

Il va se placer à la table qui est à gauche et se met à écrire.

SCÈNE VII.

AFGHANO, ROGER, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *très-agité, entrant par le fond.* Mon maître, mon cher maître!.... c'est vous!... je vous trouve enfin!

ROGER. Que me veux-tu? qu'y a-t-il?... Voyons?

TOURANGEAU, *mystérieusement.* Ah!... monsieur!...

ROGER. Eh bien?

TOURANGEAU. Ah! monsieur!...

ROGER. Finiras-tu?

TOURANGEAU. Je crois que je l'ai vue.

ROGER. Qui?

TOURANGEAU. Elle entrait par une petite porte, mystérieusement.

ROGER. Mais qui donc?

TOURANGEAU. Une femme... quand je dis une femme!...

ROGER. Quelle femme?

TOURANGEAU. La vôtre!

ROGER, *vivement.* Diable!.... voyons, explique toi... parle vite!.... (*Regardant Afghano qui écrit toujours.*) Et surtout, parle bas!

TOURANGEAU, *à demi-voix.* Figurez-vous donc, monsieur, que j'étais en bas, sous le vestibule, causant familièrement avec les bêtes du carrosse qui nous ont amenés ici... des chevaux pas fiers, quoique grands seigneurs... Tout à coup, je vois apparaître une créature... Oh! mais une créature!...

ROGER. Quelle créature?

TOURANGEAU. Une créature du sexe féminin... très-voilée... Mais un coup de vent a écarté le linon... et j'ai découvert, j'ai vu...

ROGER. Eh bien?

TOURANGEAU. La fabrication la plus hideuse... un seul œil?... et quel œil!... et des cheveux... d'un roux féroce!... Un vieux portier, qui était là, m'a même assuré qu'elle avait un bras d'argent... Encore s'il était contrôlé, ça ferait de la vaisselle dans un ménage... mais je suis sûr que c'est du vil plaqué!

ROGER. Assez! assez! imbécile!... Tu me fais venir la chair de poule!

TOURANGEAU. Que serait-ce donc, monsieur, si vous aviez joui de sa vue?

ROGER. Oh! il faut à tout prix me tirer de cet affreux guet-apens!

AFGHANO, *à part, pliant la lettre qu'il vient d'écrire.* Je ne puis voir le conseiller, mais je trouverai bien moyen de lui faire passer cette lettre avant l'audience... Mon procès est gagné!

Tourangeau remonte.

ROGER, *qui a réfléchi.* Oui... je n'ai plus que cette ressource.... essayons encore... (*Allant à Afghano.*) Un mot, monsieur, quand vous aurez fini votre correspondance.

AFGHANO, *se levant.* Je vous écoute, monsieur... Que voulez-vous?

ROGER. Tout à l'heure, pour terminer tout débat judiciaire entre nous, je vous proposais la moitié de l'héritage en litige...

AFGHANO. Et j'ai refusé, monsieur.

ROGER. Eh bien, maintenant, je vous abandonne les deux tiers...

AFGHANO, *avec ironie.* Vous désespérez donc bien de votre cause?

ROGER. Mais, au contraire.... Voyons, monsieur, un million, un bon million pour vous, sans courir aucune chance... Voilà une loyale proposition, que diable!

AFGHANO. Tout ou rien, monsieur... Voilà ma réponse.

ROGER, *comme frappé d'une idée.* Eh bien, oui, monsieur, le tout... pour vous ou pour moi... Mais, sans procès, sans gens de justice...

AFGHANO. Que voulez-vous dire?

ROGER. Le tout au survivant!... sans discussion, sans conteste...

AFGHANO. Je ne comprends pas.

ROGER. Arrangeons-nous ici... l'épée à la main.. à l'amiable...

AFGHANO. Un duel?

ROGER. Un petit duel à mort... un duel pour quinze cent mille livres.... S'est-on jamais battu pour des raisons aussi bonnes que celles-là?... Ah!.... je lis dans vos yeux que cette partie vous agrée.... c'est l'affaire d'un instant... Allons, monsieur!

AFGHANO. Par exemple!

ROGER. En garde!

TOURANGEAU, *s'avançant et à Roger* *. Monsieur!

ROGER, *à Tourangeau.* Arrière! **

AFGHANO. Voulez-vous bien finir!

ROGER. Oh! je ne vous lâche plus!... Vous vous battrez!

AFGHANO. Je ne me battrai pas!

ROGER. Ce sera le jugement de Dieu!.... morbleu! je le préfère au jugement des hommes! que le ciel prononce entre nous... En garde donc!

AFGNANO. Quel enragé!

ROGER. Faut-il vous jeter l'insulte à la face pour vous donner du cœur?... vous êtes un drôle, un faquin, un misérable!... Allons donc!

Il la serre de près.

AIR : *Galop du Puits d'amour.*

ENSEMBLE.

Battons-nous! *(bis)* la fureur me guide!
Entre nous *(bis)* que le ciel décide!
Sans délais,
Sans procès,
Nous pouvons ainsi,
Tous les deux, fer en main, nous entendre ici!

AFGHANO.

Au secours! *(bis)* la fureur le guide!
Sauvez-moi! *(bis)* sa rage homicide,
Sans délais, *(bis)* veut finir ainsi
Le procès que je dois gagner aujourd'hui!

TOURANGEAU.

Ah! grand Dieu! *(bis)* la fureur le guide!
Arrêtez!... *(bis)* sa rage homicide,
Sans délais, *(bis)* veut finir ainsi
Le procès que l'on va juger aujourd'hui.

Afghano sort vivement.

* Afghano, Tourangeau, Roger.
** Afghano, Roger, Tourangeau.

SCÈNE VIII.

ROGER, TOURANGEAU.

ROGER, *remettant son épée au fourreau.* Le lâche! le lâche!

TOURANGEAU. Calmez-vous, monsieur le chevalier, calmez-vous!

ROGER. Que je me calme!... quand je vais épouser, qui? qui?... une créature ignoble, rebutée, disgraciée de la nature!

TOURANGEAU. Le fait est que je n'ai jamais vu un être aussi phénoménal!.... Et, pourtant, j'ai bien couru les foires.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINARD, *en grande tenue,* INVITÉS.

Air à l'orchestre seulement. Introduction de Norma. Huit personnes hommes et dames en tenue sévère entrent successivement, saluent et se placent en silence des deux côtés du théâtre. Roger rend salut pour salut.

FINARD, *entrant par le côté gauche* *. Monsieur le chevalier d'Anguilbem.... que votre impatience soit enfin satisfaite!... Je vais vous présenter votre fiancée.

ROGER, *à part.* Grand Dieu!

TOURANGEAU, *à part.* Enfin, nous allons voir!

FINARD, *allant à la porte par laquelle il est entré.* Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE X.

SYLVANDIRE, *couverte d'un voile très-épais,* FINARD, ROGER, TOURANGEAU, INVITÉS, *au deuxième plan.*

TOURANGEAU, *à part.* Nous allons voir que nous ne verrons rien du tout!

FINARD, *conduisant Sylvandire par la main.* Votre futur époux, le chevalier Roger, Tancrède d'Anguilbem.

Sylvandire fait une grande révérence.

TOURANGEAU, *qui cherche à voir.* Pas une petite brèche... pas un petit coin!

ROGER, *avec hésitation.* Mademoiselle ne daignera-t-elle pas écarter ce voile?

FINARD, *vivement.* Maintenant... non pas, non pas!

ROGER. Il me semble pourtant, monsieur...

FINARD. Après le mariage... pas avant.

ROGER, *à part.* Il y tient! plus de doute... C'est quelque chose d'horrible!

FINARD. Mais, soyez tranquille... vous

* Finard, Roger, Tourangeau.

n'aurez pas longtemps à attendre... Le procès se juge en ce moment... du tribunal à la chapelle, il n'y a qu'un pas... Le carrosse nous attend... nous pouvons partir.

TOURANGEAU, *à demi-voix, à Roger*. N'y allez pas, monsieur, n'y allez pas... Même tournure, même taille... c'est l'être que j'ai vu, bien sûr!

ROGER, *à part*. Que faire?... j'ai promis... j'ai signé... Allons... à la garde de Dieu!

Finard donne la main à Sylvandire, Roger suit; les invités hommes donnent chacun la main à une dame et suivent. La musique, qui a continué jusqu'ici, cesse à la sortie de tout le monde.

SCÈNE XI.

TOURANGEAU, *resté seul*.

Il y va!... il y marche!... il y court!... quelle union, mon Dieu!... Ah! ça m'indigne, ça me crispe!... penser que je verrai un si beau jeune homme... mon semblable... accouplé à une difformité pareille!

SCÈNE XII.

TOURANGEAU, POUSSETTE.

POUSSETTE, *entr'ouvrant avec précaution la porte latérale de droite*. Eh bien, garçon?

TOURANGEAU. Hein, quoi? qu'est-ce?... Ah! c'est vous, mademoiselle Poussette...

POUSSETTE, *entrant*. Je te fais peur?

TOURANGEAU. Vous, peur!... Oh! bien au contraire... votre vue récrée plus que jamais mon œil masculin... Mais que venez-vous faire ici?

POUSSETTE. Je quitte Afghano, qui se rend triomphant à l'audience, et j'accours, en toute hâte, prévenir le chevalier de se tenir sur ses gardes.

TOURANGEAU. Sur ses gardes!... Ah! mon Dieu! que faut-il faire?

POUSSETTE. Il faut, avant tout, qu'il échappe aux piéges que lui tend l'honnête Finard... Où est ton maître?

TOURANGEAU. En train d'épouser.

POUSSETTE. Déjà?

TOURANGEAU. Depuis un quart d'heure.

POUSSETTE. Et la prétendue?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Tu l'as vue?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Est-elle jolie?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Et ton maître la connaît?

TOURANGEAU. Non... puisque jusqu'à présent on a voilé ses charmes... Mais, moi, je l'ai aperçue... par raccroc... Quelle tête!... quels yeux!

SCÈNE XIII.

TOURANGEAU, DE VILLIERS, POUSSETTE, D'HERBIGNY.

D'HERBIGNY. Victoire! victoire!... notre ami a gagné son procès.

DE VILLIERS. Sur tous les points.

D'HERBIGNY. Il sera mis en possession immédiate des biens de feu le vicomte de Bouzenois, meubles et immeubles.

DE VILLIERS. Et le sieur Afghano, dit l'Indien, payera les frais, sans réserve ni dépens.

POUSSETTE. Et avez-vous vu le chevalier?

Tourangeau remonte.

D'HERBIGNY. Non; quand nous sommes arrivés au palais... il avait déjà quitté le tribunal.

POUSSETTE. Pauvre Roger!

D'HERBIGNY. Comment, pauvre... je voudrais bien être à sa place, morbleu!... Un héritage de quinze cent mille livres!... un hôtel magnifique à Paris.

POUSSETTE. Mais la femme, la femme!

D'HERBIGNY. Hors d'œuvre que cela!

POUSSETTE. Il paraît que c'est un miracle de laideur... un phénomène de difformités.

D'HERBIGNY. Eh bien, Roger fera hommage de cette rareté au jardin du Roi... et l'on écrira sur sa cage : *Donné par le chevalier d'Anguilhem*.

TOURANGEAU, *à la porte du fond*. Silence! Voici les nouveaux époux.

SCÈNE XIV.

DEVILLIERS, POUSSETTE, D'HERBIGNY, ROGER, SYLVANDIRE *toujours voilée*, FINARD, TOURANGEAU, INVITÉS *au deuxième plan*.

ENSEMBLE.

D'HERBIGNY, DE VILLIERS, POUSSETTE, TOURANGEAU.

AIR *nouveau de M. Guénée*.

Les voici, *(bis.)*
Et ce pauvre mari,
Infortuné
Peu commune,
Est uni, quelle horreur!
A quelque phénix de laideur!
Ah! plaignons son malheur!

ROGER.

C'est fini! *(bis)*
Mon sort est accompli!
Infortune
Peu commune,
Je vais voir, quelle horreur!
Un vrai prodige de laideur!

Ah ! quel est mon malheur !

FINARD et CHŒUR.

Nous voici ! *(bis.)*
Mais, le pauvre mari,
Infortuné
Peu commune,
Loin de croire au bonheur,
En cet instant, tremble de peur !
Ah ! quelle est sa frayeur !

Finard présente Sylvandire aux parents et amis.

ROGER, *d'un air fort triste.* Bonjour, mes amis, bonjour !

D'HERBIGNY, *tristement.* Recevez nos félicitations, chevalier.

ROGER, *à demi-voix à d'Herbigny.* Hélas! mon cher vicomte, je crois bien avoir joué à qui gagne perd !

POUSSETTE, *à Roger.* Ah ça, est-ce que votre femme gardera toujours son voile?... Un bandeau, c'est bon pour l'amour... mais elle...

ROGER. Je tremble de dévoiler un affreux mystère !

POUSSETTE. Allons donc ! du courage ! il faut bien savoir à quoi s'en tenir.

Sylvandire et Finard ont repris leur place.

ROGER, *s'approchant de Sylvandire et avec un grand embarras.* Eh bien ! mademoiselle... madame, voulais-je dire...

SYLVANDIRE. Eh bien ! monsieur...

ROGER, *à part.* Sa voix est assez douce... (*Haut.*) N'est-ce pas une idée bien bizarre, bien extravagante, qu'a eue là monsieur votre père?.. nous marier sans nous permettre de nous voir !

SYLVANDIRE. Mon père avait d'excellentes raisons, sans doute, monsieur... mais, si l'idée était extravagante, quel nom mérite donc l'homme qui a osé l'exécuter ?

ROGER, *se retournant vers ses amis.* Ce n'est pas trop mal répondu.

POUSSETTE. Non... c'est assez logique.

ROGER, *à Sylvandire.* Ce n'était que par l'obéissance la plus passive, que je pouvais obtenir cette main... charmante...

SYLVANDIRE. Et gagner votre procès.

ROGER. Madame...

SYLVANDIRE. Oh ! n'importe, monsieur... j'espère que vous ne vous repentirez pas de ce que vous avez fait, quand vous connaîtrez mon caractère.

TOURANGEAU, *à part.* Son caractère... mais son nez !

SYLVANDIRE. Je ne parle pas des avantages extérieurs... un philosophe les compte pour rien !

POUSSETTE, *à part.* Aie ! aie ! aie ! la philosophie !

ROGER, *à part.* Nous y voilà !.. je frémis !

SYLVANDIRE. La beauté est un bien si fragile !

AIR *Vaudeville de l'Héritière.*

Par un visage qu'on admire,
Un cœur frivole, un cœur léger,
Je le sais, se laisse séduire...
Mais, hélas ! ce don passager
D'un jour à l'autre peut changer.
Traits ravissants, fraîcheur et grâce,
Le temps flétrit tout, dans son cours ;
Comme un éclair la beauté passe...

ROGER, *à ses amis.*

Mais la laideur reste toujours. *(bis).*

SYLVANDIRE. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le chevalier ?

ROGER. Eh ! eh !

TOURANGEAU. Eh ! eh !

ROGER, *à part.* Elle a de l'esprit. (*Haut.*) Mais dites-moi, madame... les motifs qui engageaient monsieur votre père à vous cacher à tous les yeux n'existent plus...

TOURANGEAU, *à part.* Je crois bien, maintenant le tour est fait.

SYLVANDIRE. Il est vrai, monsieur le chevalier...

ROGER. Alors ce voile...

SYLVANDIRE. Tombera quand vous l'ordonnerez... n'êtes-vous pas mon seigneur et maître ?...

TOURANGEAU, *à part.* Câline, va !

ROGER, *à part.* Ah ! grand Dieu !.. mais voilà que je tremble... N'importe... c'est trop tarder... (*Haut.*) Madame, veuillez, je vous en conjure, nous montrer ces traits...

SYLVANDIRE, *écartant son voile.* Vous êtes obéi, monsieur.

ROGER, *transporté.* Que vois-je !... ô ciel ! est-il possible !

TOUS.

AIR *de Lucia.*

Qu'elle est belle !
Auprès d'elle
Mon / Son cœur renaît enfin !
Plus d'alarmes !
Que de charmes !
Ah ! quel heureux hymen !

ROGER.

Que d'attraits ! est-ce un songe
Qui s'offre à nos cœurs transportés !

TOUS.

Grand Dieu ! qu'il se prolonge
A mes / nos yeux enchantés !

ROGER, *en extase.* Ah! madame !... excusez-moi... la surprise... la joie... j'ai à vous demander grâce pour des soupçons...

SYLVANDIRE. Vous êtes pardonné, monsieur.

De Villiers et d'Herbigny, s'approchent de Sylvandire, la saluent et échangent quelques paroles, pendant le dialogue de Roger et de Poussette, puis ils passent à droite.

ROGER, *à part, avec effroi.* Ah! mon Dieu ! mais j'y pense...

POUSSETTE, *à demi-voix.* Qu'avez-vous, chevalier ?

ROGER, *de même.* Une aussi gentille personne a déjà dû être aimée par quelqu'un, à moins qu'on ne l'ait tenue cachée dans une armoire.

POUSSETTE, *à demi-voix.* Est-elle aussi jolie que Constance?

ROGER, *de même.* Sans doute... mais j'étais sûr que Constance...

POUSSETTE, *de même.* Ah! chevalier, vous devenez d'une exigence... inconvenante!

FINARD. Maintenant, monsieur le chevalier, permettez-nous de vous mettre en possession de votre riche héritage... nous allons nous rendre à l'hôtel de Bouzenois...

SYLVANDIRE. Où vous serez reçu par mon père...

FINARD. L'honorable maître Bonteau, conseiller rapporteur du roi en la grande chambre.

POUSSETTE. Maître Bouteau!

D'HERBIGNY. Le juge intègre!

DE VILLIERS. Incorruptible!

POUSSETTE. Ah! tout s'explique enfin!

ENSEMBLE.

CHŒUR

AIR *des Puritains.*

Partons!... Hâtons-nous de les conduire
Dans leur hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur les attend.

ROGER.

Partons!... quel bonheur de vous conduire
Dans cet hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur nous attend.

SYLVANDIRE.

Partons! hâtez-vous de me conduire
Dans votre hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur nous attend!

Musique pianissimo pendant le dialogue suivant.

FINARD, *à demi-voix.* Eh bien! monsieur le chevalier, êtes-vous content de votre humble serviteur?.. a-t-il bien rempli toutes les conditions?

ROGER, *de même, en regardant Sylvandire.* Il en reste une dernière, monsieur Finard... et, demain matin, si elle est tenue aussi fidèlement que les autres, il y aura cent louis pour vous (*A part.*) Dieu! je crois qu'il a fait la grimace!

ENSEMBLE, REPRISE.

Hâtons-nous de les conduire, etc.
Quel bonheur de vous conduire, etc.
Hâtez-vous de me conduire, etc.

Le rideau baisse.

CHAPITRE TROISIÈME.

Un salon de réception richement meublé, à l'hôtel de Bouzenois. Porte au fond, portes latérales, deux à gauche et une à droite; une table à gauche, sur laquelle est un petit meuble élégant en forme de cassette; fauteuils, chaises, un sofa à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOURANGEAU, *en costume de valet de chambre, à la cantonade, porte du fond.*

Rendez-vous à votre poste, faquins!.... Attention à la sonnette!... que les filles de chambre se tiennent prêtes pour le lever de madame la chevalière! (*Quittant la porte.*) Il est midi et l'on n'a pas encore sonné chez les nouveaux mariés.. (*Allant écouter à la porte, troisième plan à gauche.*) Rien, rien! monsieur le chevalier dort bien... après ça, vous me direz... (*Riant.*) Eh! eh! eh!... Ah! j'entends du bruit... est-ce que mon noble maître se serait levé lui-même, sans l'aide de son premier valet de chambre?... Car je suis promu à cette dignité... Mais oui... Dieu me pardonne; voilà mon maître!

SCÈNE II.

ROGER, *en riche robe de chambre de brocart, entrant par la gauche*, TOURANGEAU*.

ROGER, *d'un air triomphant.* Ah! c'est toi, Tourangeau?... Eh bien, comment as-tu passé la nuit, mon garçon?

TOURANGEAU. Moi, monsieur le chevalier? moi?... Oh! mon Dieu! comme à l'ordinaire, avec Christophe... il a été même bien turbulent... il n'a fait que piétiner toute la nuit... c'est tout simple... il aura voulu danser pour vos noces... Mais, dites, donc, monsieur le chevalier, ça serait bien plutôt à moi à vous demander comment vous avez passé la unit... Car enfin...

ROGER, *passant devant lui, et le frappant sur la joue, en riant**. Ah! drôle!... (*Il s'assied sur le sopha.*) Ouvre ce meuble.

Il lui montre la cassette qui est sur la table.

TOURANGEAU. Que j'ouvre ce meuble?... C'est la réponse?

ROGER. Oui, c'est la réponse.

TOURANGEAU, *à lui-même, en ouvrant la cassette.* Par exemple!... je ne vois pas qu'il y ait le moindre rapport...

ROGER. Prends une bourse qui est là, et porte-la, toi-même, de ma part, à cet honnête et vertueux monsieur Finard... Tu sais,..

* Roger, Tourangeau.

* Tourangeau, Roger.

TOURANGEAU. Mais, monsieur, il est là depuis l'aurore... Il attend votre lever.

ROGER. Ah! il est là... alors, donne.... (*Tourangeau lui remet la bourse qu'il a retirée de la cassette.*) Et fais entrer, à l'instant, ce phénix des procureurs.

TOURANGEAU, *à part, s'en allant vers la porte du fond.* Il ne veut pas répondre à ma question... Entre compatriotes, ça se doit... c'est puéril! (*Il ouvre les portes du fond, et introduit Finard.*) Entrez, monsieur, entrez.

Il sort.

SCÈNE III.

FINARD, ROGER.

ROGER, *toujours assis.* Venez donc, monsieur Finard, venez donc!

FINARD, *patelin et saluant.* Monsieur le chevalier me permettra-t-il?...

ROGER. Voilà ma réponse, honorable monsieur Finard.

Il lui donne la bourse.

FINARD, *saluant humblement.* On n'est pas plus gracieux et plus ponctuel.

ROGER, *se levant, allant au coffre et y prenant une bourse.* Ce n'est pas tout....* ouvrez les yeux et les oreilles... Qu'est-ce que cela?

FINARD. Une seconde bourse.

ROGER. En tout pareille à la première, et comme la première contenant cent louis.

FINARD. Cent louis!

ROGER. Cent louis. Eh bien, cette bourse est destinée à monsieur Finard, à la condition qu'il répondra franchement à mes questions; qu'il dira toute la vérité, rien que la vérité. Voyons, de la franchise... de la franchise pour cent louis... On ne vous a pas toujours tant donné pour mentir, et c'est plus difficile, ce me semble.

FINARD. Que monsieur le chevalier interroge et je suis prêt à répondre.

ROGER. Eh bien, maintenant que les choses sont terminées, comment se fait-il que l'excellent monsieur Bouteau, conseiller-rapporteur, m'ait choisi de préférence à tout autre, pour me faire épouser, d'une façon si bizarre, sa fille, qui est belle, riche, sage, et qui ne devait pas manquer de brillants partis, au moins dans la robe et dans la finance?

FINARD. Sans offenser votre modestie, monsieur le chevalier, je vous répondrai d'abord qu'un gentilhomme de votre nom et de votre tournure ne peut que flatter l'espérance d'un beau-père.... Sans parler d'une succession de quinze cent mille livres qui ne se rencontre pas tous les jours.

* Roger, Finard.

ROGER. Le cher conseiller-rapporteur connaissait donc parfaitement la fortune de mon oncle de Bouzenois?

FINARD. A livres, sous et deniers. Il s'était promis de doter son adorable fille avec le premier beau procès qui lui tomberait sous la main... Maintenant, il avait le choix entre vous et votre adversaire, qui, par parenthèse, est parti cette nuit même furieux, et jurant de se venger... Mais, comme vous étiez d'une couleur plus agréable que la sienne, il vous a donné la préférence.

ROGER. Revenons à Sylvandire: dites-moi cela... entre nous... voyons... N'aurait-elle pas quelque défaut de caractère, quelque....

FINARD. Oh! c'est la perfection en personne... Sa marraine était une fée.

ROGER. Mais, ne serait-elle pas coquette?

FINARD. Elle a été élevée dans un couvent.

ROGER. Prodigue?

FINARD. Elle est fille d'un procureur.

ROGER. Joueuse?

FINARD. Elle n'a jamais touché une carte.

ROGER. Gourmande?

FINARD. Elle vit de parfums et de rosée, comme les abeilles et les papillons... Mais, monsieur le chevalier, pourquoi ces questions, de grâce?... vous devriez pourtant avoir confiance en nous.

ROGER. Aucunement, je vous l'avoue, mon cher monsieur Finard; ma réponse est franche.

FINARD. Et peu flatteuse... Jusqu'à présent, avez-vous été trompé par votre humble serviteur?

ROGER. Non... et j'ai peut-être tort de m'alarmer ainsi... Mais...

FINARD. Jouissez donc du présent, chevalier... Ayez donc foi dans l'avenir... et surtout dans votre femme... c'est un modèle de grâce, de candeur et de vertu... Je vous le jure... foi de...

ROGER, *l'arrêtant.* Non, non, pas de ce serment-là... diable!... j'aime mieux croire en regardant Sylvandire... ses traits si candides et si purs...

FINARD. Oui, chevalier, oui, je vous le répète, croyez-en votre femme... c'est un ange... Et ce serait douter d'elle encore et la calomnier, que de retenir plus longtemps cette seconde bourse promise à un loyal serviteur qui vous a dit toute la vérité.

ROGER. Ainsi soit fait, monsieur Finard.

Il lui donne la bourse.

FINARD. Ah! que de noblesse, de générosité! (*Saluant.*) Tout à vous, monsieur le chevalier d'Anguilhem, tout à vous!

ROGER, *lui tournant le dos.* Serviteur, monsieur Finard, serviteur.

FINARD, *à part.* Maintenant, exécutons

les ordres de monsieur le marquis de Royancourt.

Il salue et sort par le fond.

SCÈNE IV.

ROGER, *seul.*

Je ne sais... mais la figure de cet homme m'inspire une défiance... et je crois toujours, malgré moi, à quelque ruse... à quelque machination.... Sylvandire si jeune.... si belle!... Ah! c'est bien provincial... Mais, voilà que je vais être jaloux de ma femme... du trésor qu'ils m'ont donné, comme ils disent.

AIR *d'Yelva.*

C'est un trésor, oui, je le crois, sans doute,
Pour moi charmant autant que précieux ;
Or, jusqu'ici, sachant ce qu'il me coûte,
Je dois aussi le garder de mon mieux.
D'un bien si cher sans me montrer avare,
Mari prudent, craignant d'être volé,
C'est bien le moins pour un trésor si rare,
D'avoir le soin de le mettre sous clé ;
Oui, ce trésor si fragile et si rare,
J'aurai le soin de le tenir sous clé.

SCÈNE V.

SYLVANDIRE, ROGER.

ROGER, *courant à Sylvandire, qui entre par la gauche, troisième plan.* Eh quoi! si matinale, ma toute belle!

SYLVANDIRE. Vous n'étiez plus là, je m'ennuyais.

ROGER. C'est donc moi que vous cherchez?

SYLVANDIRE. Certainement.

ROGER. Mais savez-vous que vous êtes adorable?

SYLVANDIRE. Dites-vous ce que vous pensez?

ROGER. Ma foi, oui, d'honneur... jusqu'à présent, du moins.

SYLVANDIRE. Vous doutez déjà de l'avenir?

ROGER, *la conduisant à droite.* Nous nous connaissons si peu!

SYLVANDIRE. Nous ferons connaissance.

Ils s'asseyent sur le sofa.

ROGER. Je ne demande pas mieux... et d'abord, nous devions nous dire franchement nos projets d'avenir.

SYLVANDIRE. Nos projets d'avenir?

ROGER. Oui; vous avez bien fait quelque petit projet, en m'épousant?

SYLVANDIRE. J'ai fait le projet de vous aimer.

ROGER. C'est on ne plus aimable, cela.... Mais vous avez bien quelque désir?

SYLVANDIRE. J'ai le désir de vous plaire.

ROGER. De mieux en mieux!... Mais enfin, que préférez-vous, Paris ou la campagne?

SYLVANDIRE. Où vous serez, mon ami, je me trouverai bien.

ROGER. Alors, ma chère amie, si vous voulez me faire un plaisir...

SYLVANDIRE. Parlez...

ROGER. Vous ne connaissez pas mes parents?

SYLVANDIRE. Non; mais je serais heureuse de les connaître.

ROGER. Eh bien! ce serait de venir passer quelques jours en Touraine.

SYLVANDIRE. Volontiers.

ROGER. Comment! vous consentiriez?...

SYLVANDIRE. Avec le plus grand plaisir...

ROGER. Ma chère Sylvandire, vous êtes un ange!

SYLVANDIRE. Et quand partons-nous?

Ils se lèvent.

ROGER. Quand vous voudrez, chère amie.

SYLVANDIRE. Le plus tôt possible.

ROGER. Demain.

SYLVANDIRE. Soit.

ROGER. Eh bien, chère amie, je vais donner des ordres de mon côté *; donnez des ordres du vôtre; et demain...

SYLVANDIRE. Demain, nous partirons.

ROGER, *lui baisant la main.* Quel délicieux voyage nous allons faire!

AIR *des Quatre Fils Aymon.*

Epoux heureux,
L'amour nous accompagne,
Et le plaisir nous sourit à tous deux!
Repos si doux, qu'on trouve à la campagne,
Plaira bien mieux
A nos cœurs amoureux!

ENSEMBLE.

Epoux heureux, etc.

Roger sort à gauche, 1er plan.

SCÈNE VI.

SYLVANDIRE, FINETTE, *puis* FINARD.

Aussitôt que Roger est sorti, Finette ouvre la porte du fond et fait signe en dehors à Finard.

FINETTE, *à Finard.* Vous pouvez entrer, monsieur Finard, madame est seule.

SYLVANDIRE. Qu'y a-t-il?

FINETTE. C'est monsieur Finard qui voudrait parler à madame.

Elle sort après que Finard est entré.

SYLVANDIRE, *avec empressement***. Venez, monsieur Finard, venez... Comment se porte mon père?

FINARD. A merveille, madame, à mer-

* Roger, Sylvandire.

** Finard, Sylvandire.

veille.... Mais les affaires du palais ne lui laissent pas une minute... Il est accablé.

SYLVANDIRE. Pauvre père!

FINARD. Et il m'envoie près de madame pour m'informer...

SYLVANDIRE. Oh! mon bon Finard, dites-lui que je suis bien contente, bien heureuse.

FINARD. Ce sera un doux baume pour son cœur paternel... car il ne pense qu'à sa chère enfant.

SYLVANDIRE. Ce bon père!... Élevée loin de lui, au couvent, je le connaissais à peine... je le redoutais même... et cette union... combien elle m'effrayait!... Dam! sortir du cloître pour se marier ainsi tout à coup, c'est effrayant! Mais je vois bien maintenant que mon père avait raison en me disant de le laisser faire... qu'il ne voulait que mon bonheur.

FINARD. Positivement...

SYLVANDIRE. Aussi, je suis touchée de toutes ses bontés... des vôtres aussi, monsieur Finard... Et ma reconnaissance...

FINARD. La meilleure preuve que madame puisse nous en donner, c'est de continuer à être docile et à suivre aveuglément tous nos avis...

SYLVANDIRE. N'est-ce pas mon devoir?

FINARD. Sans doute... d'autant plus que madame est bien jeune... Et, au sortir du cloître, jetée dans le tourbillon d'un monde tout nouveau, elle a besoin de conseils, d'excellents conseils.

SYLVANDIRE. Oh! sans doute... mais mon mari n'est-il pas là?... Il a de l'expérience, lui... et il me sera bien doux...

FINARD. Le chevalier d'Auguilhem est un charmant jeune homme.... mais il arrive du fond de sa province... il a lui-même besoin d'être guidé, bien conduit... Et madame devrait, dans l'intérêt de son avenir...

SYLVANDIRE. Parlez!... que faut-il faire?... Croyez bien...

FINARD, *tirant une lettre de sa poche.* Mon honorable patron, et moi son serviteur indigne, nous avons rédigé quelques instructions, fruit d'une longue habitude, et qui pourraient être pour madame une règle de conduite à l'égard de son noble époux.

SYLVANDIRE, *prenant la lettre.* Oh! donnez, monsieur Finard, donnez...

FINARD. Vous comprenez qu'il est inutile que monsieur le chevalier sache...

SYLVANDIRE. Pourquoi cela?

FINARD. Pour qu'un ménage soit toujours bon, heureux, la femme doit prendre sur son mari de l'autorité, de l'empire... mais sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il s'en doute... Les conseils sont doux à entendre et plus faciles à suivre quand ils émanent d'une bouche charmante et adorée... Vous comprenez, madame?

SYLVANDIRE. Non... pas tout à fait... mais, je vais lire à l'instant ce papier, et je ferai tout ce que vous me dites... je vous le promets... Car, vous l'avez déjà prouvé, vous ne cherchez qu'à me rendre heureuse.

FINARD. C'est une tâche que je me suis imposée et qui m'est bien douce... Je dirai donc à mon honoré patron...

SYLVANDIRE. Que ses avis et les vôtres seront des ordres pour moi.

FINARD, *à part.* A merveille! (*Haut et saluant.*) Votre très-humble, madame la chevalière*... Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance de mon respect et de mon entier dévouement.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

SYLVANDIRE, *seule.*

Cet excellent père!... et quand je pense qu'au couvent, je croyais qu'il ne m'aimait pas... Ah! cela me faisait bien du mal!... comme je me trompais!... Oh! oui, je veux suivre ses bons avis... (*Ouvrant la lettre.*) Voyons, voyons... (*Lisant des yeux.*) Mais oui... tout cela me paraît fort sage... un seigneur puissant à la cour s'intéresse à notre famille... il veut nous protéger, mon mari et moi... il veut faire obtenir à Roger... Oh! mais cela sera charmant!... on craint que mon mari ne refuse!... Oh! non, non... comme disait cet excellent monsieur Finard, je dois avoir sur son cœur quelque empire... et j'espère bien le décider... Il y va de son avenir, de l'éclat de son nom!... et je veux être fière de mon mari!

SCÈNE VIII.

ROGER, SYLVANDIRE.

ROGER, *entrant par la gauche, premier plan.* Tous les ordres sont donnés... et demain, après le déjeûner, nous partirons... Eh bien! qu'avez-vous, chère amie?

SYLVANDIRE. Je vous regarde.

ROGER. Vous me...

SYLVANDIRE. Savez-vous, monsieur, que vous avez fort bonne tournure?

ROGER. Oh! quand j'aurai seulement passé trois ou quatre ans à Paris, je ne serai pas plus ridicule qu'un autre.

SYLVANDIRE. Comme vous seriez bien avec un uniforme de colonel!

ROGER. Moi?

* Sylvandire, Finard.

SYLVANDIRE. Oui, vous.... N'avez-vous donc jamais songé à avoir un régiment?

ROGER. Si fait, quelquefois... mais ce n'est pas chose facile, chère Sylvandire... Peste! un régiment, comme vous y allez!

SYLVANDIRE. Eh bien! voulez-vous que je vous en donne un, moi?

ROGER, *riant*. Vous? et comment cela?... Permettez-moi de vous dire, ma chère Sylvandire, que vous faites de charmants rêves, mais ce ne sont que des rêves malheureusement...

SYLVANDIRE. Dont nous ferons des réalités quand vous voudrez.

ROGER. Est-ce que vous êtes ambitieuse, Sylvandire?

SYLVANDIRE. Oh! pour vous seul... je voudrais vous voir à la cour... Est ce que vous n'avez jamais songé à aller à la cour?

ROGER. Si fait... Mais, moi, gentilhomme de province, comment voulez-vous?...

SYLVANDIRE. N'êtes-vous pas d'une des premières familles de la Touraine?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. N'avez-vous pas soixante mille livres de rente?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. N'avez-vous pas un des plus magnifiques hôtels de Paris?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. Ah! je comprends... vous seriez honteux de moi.

ROGER. De vous, chère Sylvandire?

SYLVANDIRE, *baissant les yeux*. Vous craignez ma naïveté...

ROGER. Vous êtes spirituelle comme un démon!

SYLVANDIRE. Ma gaucherie...

ROGER. Vous êtes gracieuse comme une sylphide!

SYLVANDIRE. Ma laideur...

ROGER. Vous êtes belle comme une étoile!

SYLVANDIRE. Eh bien, mon ami, puisque vous êtes jeune, brave et riche... et que vous avez la bonté de ne pas me trouver trop mal... pourquoi donc aller si vite en province?... pourquoi ne pas paraître à la cour?

ROGER. Ma foi, vous pourriez bien avoir raison.

SYLVANDIRE. Vos parents vous aiment, je n'en doute pas... ils désirent vous voir, j'en suis bien certaine; mais croyez-vous qu'ils ne vous pardonneront pas ce petit retard, quand vous leur arriverez avec les épaulettes de colonel et une femme présentée?

ROGER. C'est-à-dire qu'ils seraient enchantés!

SYLVANDIRE. Voyez-vous... voyez-vous... Eh bien! il faut vous occuper de cela aujourd'hui même.

ROGER. Que faut-il que je fasse?

SYLVANDIRE. Rien au monde... Ne vous ai-je pas dit que cela me regardait?

ROGER, *riant*. Mais, en vérité, chère amie, je ne puis croire... vous seriez donc une fée?...

SYLVANDIRE. Peut-être... une bonne fée pour vous... Allons, monsieur, laissez-vous mener à la baguette. (*A Finette qui entre.*) Que voulez-vous, Finette? *

FINETTE. Je demande pardon à madame de venir ainsi... si ce n'était pas pour une bonne action, je ne me serais pas permis...

ROGER. Pour une bonne action, chère Sylvandire?

FINETTE. C'est une dame de charité qui quête pour les orphelins.

SYLVANDIRE. Ah! vous avez bien fait, Finette... Et où est-elle cette dame de charité?

FINETTE. Je l'ai fait entrer dans la chambre de madame.

Elle sort à gauche, 3e plan.

SYLVANDIRE. Voulez-vous me permettre, mon ami?

ROGER. Comment donc!

SYLVANDIRE.

AIR : *fragment de don Pasquale.*

Pardon, si je vous quitte,
Quand le malheur m'invite,
On n'invoque jamais en vain,
Jamais en vain,
Ma charité pour le prochain.

ROGER.

En vous, ma toute belle,
S'unissent les vertus,
Chaque instant me révèle
Quelque charme de plus.

ENSEMBLE.

A regret je vous quitte,
Mais revenez bien vite,
On n'invoque jamais en vain,
Votre intérêt pour le prochain.

SYLVANDIRE.

Pardon, si je vous quitte, etc.

Elle sort à gauche.

SCÈNE IX.

ROGER, *seul.*

Ah ça, mais c'est une femme parfaite que j'ai là!... Malgré sa figure de renard, le Finard disait vrai... on voudrait en faire faire une comme cela qu'on n'en viendrait pas à bout!

UN LAQUAIS, *annonçant*. Monsieur le comte d'Herbigny!... monsieur de Villiers.

SCÈNE X.

DE VILLIERS, ROGER, D'HERBIGNY.

ROGER. Ah! messieurs, soyez les bienvenus.

* Finette, Sylvandire, Roger.

D'HERBIGNY. La façon dont vous nous recevez nous indique que ce sont des félicitations que nous avons à vous faire... Recevez donc nos félicitations.

ROGER. Je les reçois : depuis hier, j'ai marché de surprises en surprises, et toutes plus agréables les unes que les autres.

DE VILLIERS. Tant mieux, mon cher, tant mieux ! prions Dieu que cela dure. Ne nous présenterez-vous pas à madame d'Anguilhem?

ROGER. Elle est occupée en ce moment, je crois... mais revenez dîner, sans façons, en amis.

D'HERBIGNY. En amis?

ROGER. Pardieu! n'êtes-vous pas mes amis?

D'HERBIGNY. Oui, mais ce n'est pas une raison pour que nous soyons amis de madame d'Anguilhem. Si les amis de la femme sont toujours ceux du mari...

DE VILLIERS. Ceux du mari sont rarement ceux de la femme.

D'HERBIGNY. Mais, à propos d'amis, nous oublions le but principal de notre visite ; une jeune et jolie personne attend en bas, dans ma voiture, la permission de vous être présentée.

ROGER. Une jeune et jolie personne... mais pourquoi la faire attendre?

SCÈNE XI.

DE VILLIERS, ROGER, TOURANGEAU, D'HERBIGNY.

TOURANGEAU, *avec embarras, au fond.* Monsieur le chevalier...

ROGER. Eh bien! quoi?

TOURANGEAU. C'est que, vu votre position actuelle de nouveau marié, je ne sais vraiment pas trop...

ROGER. Voyons, achève, imbécile!

TOURANGEAU. Je ne sais pas trop si je puis me permettre d'annoncer la personne qui se présente.

ROGER. Comment cela?

TOURANGEAU. Ce n'est pas qu'elle ne soit fort agréable de toute façon ; mais...

D'HERBIGNY, *riant.* C'est elle !

ROGER. Qu'est-ce donc?

D'HERBIGNY. Comment! vous ne devinez pas?.. Eh! fais donc entrer, nigaud!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, POUSSETTE.

TOURANGEAU, *annonçant.* Mademoiselle...

POUSSETTE, *entrant par le fond.* C'est bon! va-t'en! je m'annoncerai bien moi-même... votre meilleur ami, Roger; voilà le nom sous lequel je désire qu'on m'introduise auprès de vous.

ROGER. Et vous serez toujours la bienvenue, charmante Poussette.

POUSSETTE. Je viens ici pour raisons prépondérantes... (*Bas à d'Herbigny.*) Vicomte, laissez-moi seule avec Roger... il faut que je lui parle.

D'HERBIGNY, *de même.* Diable! un tête-à-tête! le lendemain de sa noce, c'est dangereux! Attends au moins les huit jours de rigueur, friponne!

POUSSETTE. Ah! ne plaisantez pas.

D'HERBIGNY. Allons, restez ensemble, mes tourtereaux.

POUSSETTE. Cependant, ne vous éloignez pas. Il se pourrait que Roger eût besoin de vous.

D'HERBIGNY. Eh bien! où veux-tu que nous t'attendions?

ROGER. Dans ma bibliothèque.

POUSSETTE. Je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

DE VILLIERS. Chevalier, nous vous laissons...

D'HERBIGNY. Pour le moment, bien entendu..* car nous acceptons votre dîner.

ROGER. A merveille, messieurs, et je vous prie, à l'avenir, de considérer ma table comme la vôtre.

ENSEMBLE.

AIR *de Salon à Paris.*

Quand l'amitié vous invite,
Vraiment, c'est de tout cœur.
Ah revenez bien vite!
Pour partager mon bonheur.

D'HERBIGNY *et* DE VILLIERS.

Quand l'amitié nous invite,
Acceptons de tout cœur !
Et nous reviendrons vite
Pour partager son bonheur.

D'HERBIGNY. Au revoir, très-cher... et continuation de surprises...

ROGER. Non, maintenant, parole d'honneur, j'aime autant que cela s'arrête là!

ENSEMBLE, REPRISE.

Quand l'amitié $^{n}_{v}$ous invite, etc.

D'Herbigny et de Villiers entrent à droite.

SCÈNE XIII.

POUSSETTE, ROGER.

ROGER. Eh bien! chère amie, nous voilà seuls... qu'aviez-vous à me dire? je vous ai vue éloigner d'Herbigny et de Villiers, et je présume...

* De Villiers, Roger, d'Herbigny, Poussette.

POUSSETTE. Vous présumez?.. peste! quelle perspicacité!

ROGER. Ma chère, vous ne savez pas combien j'ai l'œil alerte, depuis que je suis marié.

POUSSETTE. Tant mieux! cela pourra vous servir.

ROGER. Hein?... qu'est-ce que vous dites donc là?

POUSSETTE. Je dis, mon cher chevalier, que le mariage est un état anormal, comme disent les naturalistes, et qu'il faut une grande philosophie...

ROGER. Poussette, ma bonne amie, mettez-moi au courant tout de suite... je suis d'une constitution robuste et n'ai pas besoin de ménagements.

POUSSETTE. Eh bien! mon pauvre Roger... vous saurez que j'ai pris mes renseignements sur la maison Bouteau, Finard et compagnie. J'ai ma police à moi... Votre femme...

ROGER, *vivement*. On vous aurait parlé d'elle aussi?... qu'a-t-on pu vous dire?... vous l'avez vue... elle est jolie...

POUSSETTE. Très-jolie.

ROGER. Elle est spirituelle.

POUSSETTE. Je le sais.

ROGER. Elle est sage.

POUSSETTE. A merveille!.. mais sa sagesse ne l'a pas empêchée d'être remarquée par un puissant seigneur.

ROGER. Ah! diable!.. mais sa sagesse l'aura sans doute empêchée de le remarquer, lui!

POUSSETTE. On dit que non... ce qu'il y a de certain, c'est que ce beau marquis adore la fille de maître Bouteau... que, pour elle, tous les dimanches, il allait à la messe... dans la chapelle du couvent, lorgner la jolie pensionnaire...

ROGER. Tous les dimanches...

POUSSETTE. Oh! c'est un homme très-religieux... que sais-je!... en donnant de l'eau bénite, un petit billet est bientôt glissé.

ROGER, *vivement*. Poussette, ma déesse, vous me direz bien le nom de cet homme, n'est-ce pas?

POUSSETTE. C'est le marquis de Royancourt.

ROGER. De Royancourt... un des meilleurs amis de madame Dubarry!..

POUSSETTE. Tout-puissant par elle, disposant des régiments et des lettres de cachet, ni plus ni moins que monsieur de la Vrillière!... du reste, un charmant cavalier.

ROGER. Alors, pourquoi n'épousait-il pas Sylvandire?

POUSSETTE. Ecoutez donc... on ne fait pas comme cela, sans y être un tant soit peu poussé, marquise, la fille d'un petit robin... On trouve plus commode, par le temps qui court, d'attendre qu'elle soit pourvue d'un mari... et de donner à ce mari une charge en province, ou bien un régiment.

ROGER, *vivement*. Poussette, ma chère Poussette, vous êtes sur la trace, parole d'honneur!

POUSSETTE. Comment cela?

ROGER. On m'a parlé du régiment.

POUSSETTE. Déjà!

ROGER. Ce matin.

POUSSETTE. Il eût été plus délicat de vous en parler hier; tête-bleue! mon cher, ces petites filles de robe, cela va le diable!

ROGER. Oui; mais nous irons aussi vite qu'elle!

POUSSETTE. Ce n'est pas sûr!

ROGER. Que voulez-vous dire?

POUSSETTE. Il n'est pas certain que nous la rattrapions.

ROGER. Pourquoi cela?

POUSSETTE. Parce qu'elle a de l'avance sur nous.

ROGER. De l'avance sur nous?

POUSSETTE. Sylvandire a reçu une visite ce matin?

ROGER. Oui, d'une dame de charité.

POUSSETTE. Fort charitable en effet!

ROGER. Hein?

POUSSETTE. Je la connais : c'est la petite poste de l'Opéra... et la messagère intime du marquis de Royancourt.

ROGER. Et que venait-elle faire ici?

POUSSETTE. Son métier : apporter une lettre.

ROGER. Une lettre de qui?

POUSSETTE. Une lettre du marquis.

ROGER. Vous êtes sûre, Poussette?...

POUSSETTE. Parbleu!

ROGER. Ma chère Poussette, toute lettre mérite une réponse...

POUSSETTE. C'est mon avis.

ROGER. Et monsieur de Royancourt n'aura point à se plaindre, car il en aura deux.

POUSSETTE. Ce qui abonde ne vicie pas.

ROGER, *passant à la table de gauche et préparant ce qu'il faut pour écrire.* * Ma chère Poussette, traitez-moi de fat et de belître, dites que je ne me nomme pas Roger-Tancrède d'Anguilhem, si, avant la fin de l'autre semaine, il n'y a pas un marquis de moins pour faire belle jambe à l'œil de bœuf. (*Ecrivant.*) « Monsieur le marquis... » Pas de bravade, il me prendrait pour un Gascon! pas d'injure, il me croirait un Limousin!... (*Il écrit.*) « Il faut encore huit jours pour » accomplir le petit voyage que je vais faire » avec madame d'Anguilhem. J'espère avoir » le plaisir de vous rencontrer, d'aujourd'hui » en huit, au cours la Reine, à sept heures » du matin; j'y serai avec mon épée, et » comme tout bon gentilhomme ne marche

* Roger, Poussette.

» pas sans la sienne, j'espère vous y trouver
» avec la vôtre.

« Chevalier d'Anguilhem. »

POUSSETTE. Bravo! mon cher, voilà un cartel galamment troussé. On croirait que vous n'avez fait autre chose de votre vie.

ROGER. Ma chère Poussette, portez cette lettre à d'Herbigny et à de Villiers.

POUSSETTE. Je vous comprends... l'hôtel de Royauconrt est à deux pas d'ici et avant un quart d'heure...

ROGER. Poussette, tu es une femme charmante!

POUSSETTE. Non! Poussette est une folle, une écervelée, qui craint bien de vous avoir conseillé une sottise, entendez-vous... Mais Poussette est une fille alerte, adroite et dévouée, qui sera toujours prête à vous rendre service... Elle a votre honneur à cœur, voyez-vous, et elle ne souffrira pas qu'on décore impunément votre front d'un chapeau de co...

ROGER, *vivement.* Hein!

POUSSETTE, *avec dignité.* De colonel... je ne voulais pas dire autre chose, chevalier... j'ai trop bon ton pour cela... Sans adieu, à bientôt, ma biche!

Elle entre à droite.

SCÈNE XIV.

ROGER, *seul.*

Ah! parce que je suis bon fils, parce qu'il m'a fallu me marier à tâtons pour sauver mes parents de la misère, on voudrait me traiter en Georges Dandin!... Halte-là! mon petit marquis!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je ne suis pas de ces époux vulgaires
Par le mépris achetant la faveur,
De ces maris qui, moutons débonnaires,
Au Parc-aux-cerfs, broutent le déshonneur.
Mon beau marquis, ce bois-là, d'origine,
Se greffe mal dans nos nobles forêts;
Pour que la source en périsse à jamais,
Moi, je la coupe à sa racine!

Il sonne.

SCÈNE XV.

ROGER, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *entrant.* Monsieur le chevalier!

ROGER. Tu vas faire atteler la voiture de voyage et seller Christophe.

TOURANGEAU. Seller Christophe... le déranger... pauvre animal! pourquoi faire?

ROGER. Mais pour que Tourangeau nous suive à Anguilhem, où nous nous rendons à petites journées*.

TOURANGEAU, *avec joie.* Comment, monsieur le chevalier, nous retournons à Anguilhem!... comment! je vais revoir mes lares! comment! Christophe va rentrer dans son écurie natale!... Dans un instant tout sera prêt, monsieur le chevalier, dans un instant!

Il sort.

SCÈNE XVI.

ROGER, *puis* SYLVANDIRE.

ROGER, *seul.* C'est le bon parti... retourner à Anguilhem... Sylvandire ne reverra plus Paris... et, moi-même, je n'y reparaîtrai que pour donner à ce marquis une leçon...

SYLVANDIRE, *accourant par la gauche, avec joie**. Roger! Roger!... mon ami!.. que je suis contente!...

ROGER. Qu'avez-vous, madame?

SYLVANDIRE. Ce brevet de colonel... vous l'aurez... aujourd'hui même... on vient de me le faire savoir à l'instant... Ah! mon ami, que je suis heureuse!

ROGER, *avec ironie.* Et je devrai cette faveur...

SYLVANDIRE. A un ami de ma famille... un protecteur qui vous veut beaucoup de bien.

ROGER. Beaucoup de bien... oui... et il me tarde de lui prouver toute ma reconnaissance.

SYLVANDIRE, *étonnée.* Mais, qu'avez-vous, mon ami?... cet air... ce ton... on dirait que vous êtes fâché... quand je croyais que vous alliez me remercier...

ROGER, *avec amertume.* Je vous dois en effet de grands remercîments, madame.

SYLVANDIRE. Mais répondez, de grâce, qu'avez-vous?

ROGER. J'ai, madame, que je n'ai pas besoin de votre protecteur, et que sa protection s'achèterait trop cher!

SYLVANDIRE. Que voulez-vous dire?... je ne comprends pas.

ROGER, *avec colère.* Ah! vous ne comprenez pas?... eh bien je vous ferai comprendre... plus tard... mais en ce moment, préparez-vous à partir.

SYLVANDIRE. A partir!

ROGER. Oui, madame... vous allez quitter Paris et pour toujours!

SYLVANDIRE. Pour toujours!

ROGER. Oui, l'air y est mauvais... pour les nouveaux mariés surtout!...

* Tourangeau, Roger.
** Roger, Sylvandire.

SYLVANDIRE. Vous m'effravez, Roger !

ROGER. Il y pleut des billets musqués... des brevets de colonel... et c'est malsain !

SYLVANDIRE. Mon Dieu ! mon Dieu ! que signifie tout cela?

ROGER. Allons, madame, allons... il faut vous soumettre, il faut partir !

SCÈNE XVII.

ROGER, TOURANGEAU, SYLVANDIRE.

TOURANGEAU. Monsieur le chevalier, voilà un monsieur en habit noir, qui demande à vous parler sur-le-champ.

ROGER, *avec impatience.* Qu'il revienne dans huit jours... je ne suis pas visible.

TOURANGEAU. C'est ce que je lui ai dit; mais il prétend qu'il vient au nom du roi.

ROGER, *surpris.* Au nom du roi!

TOURANGEAU. En effet!... comme il a un habit noir et une chaîne d'argent, j'ai pensé qu'il pourrait bien être attaché à la cour.

ROGER. Faites entrer.

Tourangeau introduit l'exempt et sort.

SCÈNE XVIII.

ROGER, UN EXEMPT, SYLVANDIRE.

L'orchestre exécute piano l'introduction d'*Il Barbiere*, la musique continue jusqu'à la fin de l'acte.

L'EXEMPT. Vous êtes bien monsieur le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem?

ROGER. Oui, monsieur.

L'EXEMPT. Monsieur le chevalier, voici une double réponse à une lettre fort honnête que vous avez écrite tout à l'heure...

Il lui présente un pli contenant deux papiers.

ROGER, *le prenant et brisant le cachet.* Une seule pouvait suffire, monsieur; mais je vois avec plaisir que l'on ait fait diligence... (*Il parcourt un des papiers.*) Un brevet de colonel... (*Il jette un coup d'œil sur l'autre.*) Et un ordre de me rendre à la Bastille !... c'est bien !... pour un lendemain de noces... il n'y a pas de retard !

L'EXEMPT. C'est à vous de choisir, monsieur le chevalier.

SYLVANDIRE. Que dit-il ?

ROGER. En considération des anciens services de mon père, monsieur, je pourrais regarder ce brevet honorable comme une dette dont sa majesté se serait souvenue... mais, aujourd'hui, c'est une insulte qui m'est faite et que je repousse.

Il déchire le brevet.

L'EXEMPT. Comment! vous préférez !...

ROGER. La Bastille !...

SYLVANDIRE, *avec désespoir.* La Bastille !.. (*Allant à Roger*). La Bastille!...* Mais non !.. c'est impossible!... (*A l'exempt*). Monsieur... monsieur... je vous en supplie!... (*A Roger.*) Mon ami ! au nom du ciel !

ROGER, *avec ironie.* A merveille, madame; votre surprise est fort bien jouée!...

L'EXEMPT, *à Roger.* Veuillez donc monsieur...

SYLVANDIRE. Je ne vous quitte pas !.. Monsieur, laissez-moi, laissez-moi vous suivre !

ROGER, *avec amertume.* Cessez, cessez cette indigne comédie, madame... et, quant à ce marquis, dites-lui bien que c'est partie remise... et que nous nous retrouverons! (*A l'Exempt*). Marchons, monsieur, je vous suis !

SYLVANDIRE. Que dit-il? Roger !... Roger!

ROGER, *la repoussant.* Assez, assez, madame !

L'exempt sort, Roger reste au fond, en regardant Sylvandire, jusqu'au baisser du rideau.

SYLVANDIRE. Seigneur ! ayez pitié de moi!

Elle tombe évanouie sur un fauteuil à gauche.

Le rideau baisse.

*Roger, Sylvandire, l'exempt.

QUATRIÈME CHAPITRE.

A bord de la tartane *la Zorah*; la chambre du capitaine richement décorée à l'asiatique. Deux portes latérales; un fond avec grillage d'où l'on aperçoit la mer. Plusieurs coussins à gauche. *

SCÈNE PREMIÈRE.

MULEI-BEN-OMAR, FINARD, *enveloppé d'un grand manteau et le chapeau rabattu sur les yeux.*

FINARD, *descendant la scène; avec mystère.* Ainsi, c'est bien entendu...

MULEÏ, *de même.* Parfaitement convenu... Le chevalier d'Anguilhem a rendez-vous ici, à bord de mon vaisseau...

FINARD. Avec monsieur le marquis de Royancourt, qui tardera d'une heure.

MULEÏ. Et pendant cette heure...

FINARD. Chut!

* *Avis à MM. les Directeurs de province.* — Cette décoration peut être disposée très-facilement; toute chambre fermée peut servir, moyennant quelques appliques et un escalier au fond qui est censé monter sur le pont.

FINARD. Ainsi, je puis dire au noble seigneur qui m'honore de sa confiance...

MULEÏ. Que tous ses désirs seront remplis.

FINARD. Mais, monsieur le marquis veut être bien sûr que le chevalier d'Anguilhem...

MULEÏ. C'est juste!... revenez dans une heure, et vous verrez vous-même...

FINARD, *effrayé*. Moi! Si le chevalier me rencontrait!... diable!

MULEÏ. Au milieu du tumulte de la fête que je donne, ce soir, à bord de ma tartane, on ne vous reconnaîtra pas. D'ailleurs, un de mes gens me préviendra de votre arrivée, et vous n'avez rien à craindre.

FINARD. Très-bien..... nous disons dans une heure... et je vous remettrai la somme promise.

MULEÏ. Ainsi, nous serons sûrs l'un de l'autre.

FINARD. Vous savez que ce n'est pas tout... Si monsieur le marquis est content de vous, en sa qualité d'intendant de la province, il fermera les yeux et vous laissera faire quelques petites expéditions sur les côtes... de temps en temps... sans ennuis, sans tracasseries... vous comprenez?

MULEÏ. Grand merci!... dans une heure donc!

FINARD. Dans une heure!... discrétion... prudence!

MULEÏ. Cela tient à mon état.

Finard sort à droite, après s'être bien enveloppé de son manteau.

SCÈNE II.

MULEI, *puis* UN MATELOT.

MULEÏ. Va, va, honnête chrétien... Je n'aurai plus besoin de la protection de ton marquis.. Allah me protége... (*Allant s'asseoir sur les carreaux qui sont à gauche.*) Et, grâce à certain coup de partie que je médite, jamais je n'aurai fait de plus fructueux voyage que celui-ci..... ce sera le dernier..... Oui, j'aurai de quoi acheter un pachalik... Pacha, moi!... Le pacha Ben-Omar... Allons, ça ne sonne pas trop mal. (*Un matelot entre par la droite.*) Eh bien! qu'y a-t-il? *

LE MATELOT. Capitaine, une chaloupe vient d'amener cette jolie bayadère de l'opera qui est en représentation au théâtre de Marseille, et que vous avez invitée à venir visiter votre tartane.

MULEÏ. Fais entrer et apporte du café et des pipes.

Le Matelot s'incline, introduit Poussette par la droite et sort à gauche.

* Muleï, le Matelot.

SCÈNE III.

MULEI, POUSSETTE, LE MATELOT, *qui va et vient.*

MULEÏ, *toujours assis.* Soyez la bien venue, ma belle houri; je vous espérais, mais je ne vous attendais, pas.

* POUSSETTE, *regardant autour d'elle.* Peste! il paraît que c'est un bon métier que celui de corsaire, et votre chambre est presque aussi élégante...

MULEÏ. Que le boudoir d'une danseuse, n'est-ce pas, belle Poussette?...C'est que tous deux ont un point de ressemblance... Ils sont conquis sur les infidèles!

POUSSETTE. Tiens, tiens, tiens! pour un Turc, ça ne manque pas d'une certaine observation, ce que vous me dites là... Ah ça, mais, il me semble que vous pourriez bien vous lever, mon ami le Turc.

MULEÏ, Au contraire, c'est vous qui allez vous asseoir, ma belle Française.

Le Matelot, qui, pendant le dialogue précédent, a apporté une petite table très-basse, sur laquelle est un plateau avec tasses, cafetière, sucrier, avance deux coussins près de la petite table, Poussette s'y assied. Le Matelot donne une pipe à Muleï et en présente une autre à Poussette.

POUSSETTE. Qu'est-ce que cela?

MULEÏ Un chibouque de véritable latakié et une tasse de pur moka.

POUSSETTE, *s'asseyant.* Va pour le latakié et le moka. (*Elle fume.*) J'étais née pour être sultane, moi.

MULEÏ. Il n'y a pas de temps de perdu.

POUSSETTE. Ah ça, dites donc, à propos de sultane, savez-vous qu'il faut que j'aie un fier courage? .. venir ainsi chez vous...

MULEÏ. Du courage! pour assister à la fête que je donne ce soir aux plus olies femmes de Marseille... est-ce donc si effrayant?

POUSSETTE. Ecoutez donc! c'est qu'il court de singuliers bruits sur votre compte, musulman?

MULEÏ. Et lesquels?

POUSSETTE. On vous soupçonne de faire la traite des blancs.

MULEÏ. Que voulez-vous? on s'est plaint que mon dernier chargement de noirs était mauvais teint.

POUSSETTE. Alors, c'est donc vrai, cela?

MULEÏ. Par Allah!... avec toute autre, je n'en conviendrais pas... mais avec vous, ma bayadère...

POUSSETTE. Eh! un instant, beau brun... n'allez pas m'emmener en Barbarie; je n'ai rien à faire dans ce pays-là, moi!... j'ai peu de penchant pour les sérails, où l'on ne cause qu'avec des muets et d'autres individus fort désagréables.

MULEÏ. Soyez tranquille, je suis un négociant consciencieux... D'ordinaire, je ne prends pas, j'achète.

POUSSETTE. Et à qui achetez-vous?

MULEÏ. Oh! de toutes mains... pourvu que la marchandise soit fraîche et jolie.

AIR: *Dans la paix et l'innocence.*

Je ne suis pas difficile
Sur le choix de mes vendeurs,
Mais, négociant habile,
Je sais payer les primeurs.

POUSSETTE, *riant.*

Des primeurs...

MULEÏ.

C'est une chance
Qui vient avec le vent,
Car je me fournis en France...

POUSSETTE.

On doit vous voler souvent.

MULEÏ. Franchement, cela m'est arrivé quelquefois... mais, avec nos pachas de Smyrne et de Trébisonde..... Après ça, je suis rarement trompé... Tenez, aujourd'hui, je viens de faire une affaire assez bizarre et fort avantageuse...

POUSSETTE. Vous avez acheté quelqu'un?

MULEÏ. Au contraire... on me paye pour se débarrasser de quelqu'un...

POUSSETTE. Ah! bah!

MULEÏ. Un marché d'or... connaissez-vous un certain marquis de Royancourt?

POUSSETTE, *vivement.* Bon!... auriez-vous acheté cette mauvaise marchandise-là?

MULEÏ. Du tout... c'est lui, au contraire, qui...

POUSSETTE, *curieuse.* Voyons, parlez..... quel trafic avez-vous fait avec lui?

MULEÏ. Oh! rien, rien..... mais, je dois l'avouer, c'est un homme très-rond en affaires.

POUSSETTE, *à part.* L'implacable ennemi de d'Anguilhem, en relation avec ce mécréant!... Si ce bon Roger était à Marseille, je tremblerais pour lui. (*Haut et gaiement*). Si bien donc, mon cher Turc, que vous êtes content... la spéculation a donné sur la côte de Marseille...

MULEÏ. Mais je ne me plains pas de ce côté-là.

POUSSETTE. Et de quel côté vous plaignez-vous, alors?

MULEÏ. Je me plains du vôtre, je me plains de vos rigueurs, je me plains de vous avoir déjà jeté cinq mouchoirs inutilement... Qu'attendez-vous, belle Poussette?

POUSSETTE. Tiens! j'attends le sixième pour me faire la demi-douzaine.

SCÈNE IV.

MULEI, POUSSETTE, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *entrant par la droite.* Pardon, monsieur le Turc, mais c'est moi...

MULEÏ. Qui, toi?

TOURANGEAU. Moi, Tourangeau. (*Apercevant Poussette.*) Tiens! c'est vous, mademoiselle Poussette... Oh! que je suis donc content de vous revoir!... est-ce que vous vous seriez faite *Turc*, par hasard, que vous fumez comme un Suisse, et que vous buvez, comme un Polonais?

Muleï le repousse*.

POUSSETTE. Ah! mon Dieu!... mais je ne me trompe pas... c'est bien lui, c'est Tourangeau!... Regarde-moi donc, imbécille!

TOURANGEAU, *s'approchant.* Ah! vous m'avez reconnu... autrement que c'est moi: à moins que l'on ne m'ait changé à la douane!

MULEÏ. Vous connaissez ce garçon, belle Poussette? **

POUSSETTE, *se levant.* Oui, capitaine; c'est même un de mes admirateurs.

TOURANGEAU. Oh! oui, un de vos admirateurs, que vous pouvez vous en vanter encore!

MULEÏ. En ce cas, je lui pardonne en votre faveur.

TOURANGEAU. Comment! vous me pardonnez? qu'est-ce que j'ai donc fait?

MULEÏ. Tu es entré sans ma permission!

TOURANGEAU. Il n'y avait personne dans l'antichambre... D'ailleurs, je venais vous annoncer que mon noble maître, monsieur le chevalier d'Anguilhem, va se rendre à la galante invitation que vous lui avez faite de visiter votre bâtiment.

POUSSETTE, *vivement.* Comment! le chevalier est aussi à Marseille?

TOURANGEAU. Arrivé d'avant-hier, avec votre serviteur.

POUSSETTE, *à part.* Oh! oh! décidément, il y a quelque chose là-dessous!... j'ai bien fait de venir ici.

MULEÏ. Tu es, dis-tu, l'esclave du jeune chevalier d'Anguilhem?

TOURANGEAU. Gracieux musulman, je vous ferai observer qu'il n'y a pas d'esclaves en France..... nous sommes tous libres... à ce qu'on dit..... Quant à moi, je suis domestique!... mais, à part ça, je suis mon maître.

MULEÏ. Et, dis-moi, garçon, le chevalier, quelle espèce d'homme est-ce?

TOURANGEAU. Mais, de la plus belle espèce, je vous prie de le croire... un cavalier superbe, plein d'esprit, de courage, et noble comme le roi.

MULEÏ. Quel âge a-t-il?

TOURANGEAU. Vingt-cinq ans, auguste Osmanlis.

MULEÏ. Des talents d'agrément?

TOURANGEAU. Mais il en est pétri de talents d'agrément!

* Poussette, Muleï, Tourangeau.
** Poussette, Tourangeau.

POUSSETTE, *à part.* Que signifient toutes ces questions? est-ce que, par hasard... ah! je saurai...

MULEÏ. Et il est marié, m'a-t-on dit?

TOURANGEAU. C'est-à-dire, il était marié... à une femme charmante... mais il en a été séparé... vu qu'il a été incorporé à la bastille..... pendant huit mois... il en est sorti, grâce aux démarches de son ami, monsieur le vicomte d'Herbigny, un brave capitaine de vaisseau !

MULEÏ. Et, alors, il a retrouvé sa femme?

TOURANGEAU. Du tout!... il a refusé de la revoir... Pourquoi? il n'a jamais voulu me le dire..... c'est un bon maître... mais il est d'un cachotier à mon endroit...

MULEÏ. C'est bien! A ton tour, maintenant, chien de chrétien!

TOURANGEAU. Comment dites-vous... chien de chrétien?..... mais c'est fort malhonnête cela.

MULEÏ. Oh! ne fais pas attention... c'est une locution musulmane... nous autres mahométans, nous appelons chien tout ce qui n'est pas turc.

TOURANGEAU. Tiens! chez nous c'est tout le contraire... nous appelons turc tout ce qui est chien... mais, vous aviez dit: à mon tour... quoi, à mon tour?

MULEÏ. Oui, à ton tour, que sais-tu faire?... Es-tu capable d'être Bostangi-Bachi?

TOURANGEAU. Comment dites-vous ça?... Bostan, quoi?

MULEÏ. Bostangi-Bachi, c'est-à-dire, jardinier... Sais-tu bêcher, greffer, arroser.

TOURANGEAU. Ah! bien, elle est bonne!... mais c'est mon premier état d'être jardinier!... avant de m'élever au grade de domestique, j'étais paysan... mais, pourquoi me demandez-vous cela... seigneur?

MULEÏ. Omar.

TOURANGEAU. Homard!..... oh! mais dites-donc, je les aime beaucoup... j'en suis fou... en salade!

MULEÏ, *riant.* Allons, allons je vois que tu es bon garçon, et que nous nous entendrons à merveille.

LE MATELOT, *entrant.* Monsieur le chevalier d'Auguilhem vient d'arriver à bord.

MULEÏ. Ah! très-bien... Vous permettez, belle Poussette... les affaires avant tout *.

POUSSETTE, *minaudant.* Par exemple!... mais je ne veux pas que vous m'abandonniez si vite... Je ne viens ici que pour vous.

MULEÏ. Je vais vous conduire dans mon arsenal... mon boudoir... où l'on vous servira le sorbet.

POUSSETTE, *de même.* J'accepte, bel Almanzor; mais il faut avant tout que vous me donniez quelques petits renseignements dont j'ai besoin... n'allez pas faire le discret avec moi...

MULEÏ. Je vous dirai tout ce que vous voudrez... à condition que vous serez moins sauvage.

POUSSETTE. Sauvage!... moi!... Il faut bien être Turc pour croire ça... (*Bas à Tourangeau.*) Pas un mot de moi, entends-tu, à qui que ce soit.

TOURANGEAU. Suffit!... *motus!*

MULEÏ, *à Tourangeau.* Prie ton maître de vouloir bien m'attendre un instant.

TOURANGEAU. Je n'y manquerai pas, auguste Omar.

Poussette et Muleï sortent à gauche.

* Tourangeau, Poussette, Muleï.

SCÈNE V.

TOURANGEAU, *puis* ROGER.

TOURANGEAU, *seul.* Eh bien, ce mécréant n'est pas trop désagréable... seulement pourquoi me demandait-il si je savais arroser, bêcher?... que diable ça peut-il lui faire?... Ah! monsieur le chevalier...

ROGER, *entrant par la droite.* Personne?...

TOURANGEAU. Si fait, monsieur le chevalier; il y a moi d'abord, et puis, il y a le capitaine qui va venir... On dit que la petite fête qu'il prépare à son bord sera fort divertissante.

ROGER, *avec impatience.* Eh! que m'importe sa fête?... je ne viens ici que pour avoir affaire à ce marquis de Royancourt, qui m'a enfin donné rendez-vous... Il n'est pas encore arrivé?

TOURANGEAU. J'ignore...

ROGER. Va donc vite t'informer s'il n'est pas encore ici... Tiens-toi sur le pont, guette son arrivée... et dès qu'il paraîtra, accours me prévenir.

TOURANGEAU. Oui, monsieur le chevalier...* et, en l'attendant, je converserai un peu avec les matelots turcs... Je ne méprise pas les Turcs... au contraire... Ils passent presque toute leur vie les jambes croisées et ils ont des essaims de femmes... Je partage assez ces idées musulmanes.

ROGER. Va donc! va donc!

TOURANGEAU. A vos souhaits, monsieur le chevalier.

Il sort par la droite.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul.*

Ah! qu'il vienne, ce marquis!... qu'il vienne donc!..... Enfin, il accepte mon défi... il l'accepte même plus galamment

* Roger, Tourangeau.

que je ne l'aurais cru... mais, n'importe, je serai sans pitié pour lui, et je le tuerai, l'infâme!... Quant à sa complice, quant à celle qui n'a pris mon nom que pour le flétrir, un cloître me fera justice.... Ah! cette femme... quand je l'ai vue pour la première fois, si belle, paraissant si douce et si candide, qui m'aurait dit.. et je me sentais si loyalement disposé à l'aimer... la vie s'offrait à moi si franche et si heureuse... jeune, riche, portant un nom qui me permettait d'aspirer à tout! Ah! marquis, marquis! c'est à toi que je ferai payer tout cela... à toi, d'abord, puis à elle ensuite... Je les tiens enfin tous les deux!

SCÈNE VII.

ROGER, POUSSETTE.

POUSSETTE, *qui est entrée par la gauche et s'est approchée de Roger*. Pas encore, ma biche!

ROGER, *vivement*. Poussette! ici!... comment se fait-il?

POUSSETTE. Vous le sauriez, ingrat! si vous vous occupiez un peu de moi... vous auriez appris que je suis en représentation au grand théâtre!

ROGER. Mais à bord de ce vaisseau... expliquez-moi...

POUSSETTE. Pardine! l'explication ne sera pas longue. Le capitaine Omar m'a vu danser un pas de Zéphir dans le ballet de *Vénus et Adonis*, où, sans me vanter, j'ai un fameux succès... il m'a envoyé mouchoirs sur mouchoirs, et m'a fait promettre enfin de venir aujourd'hui à bord de sa tartane.

ROGER. Et, comme tu es femme de parole, tu as été exacte au rendez-vous.

POUSSETTE. Oui, je suis exacte... heureusement... pas pour le Marocain, dont je me moque parfaitement, mais pour vous, mon gentilhomme...

ROGER. Pour moi? pour moi? que voulez-vous dire, Poussette?

POUSSETTE. Je veux dire que, pendant vos huit mois de Bastille, vous auriez dû songer à devenir prudent et politique... Le Royancourt sait que vous êtes ici!

ROGER. Sans doute, puisque je lui ai envoyé un cartel.

POUSSETTE. A merveille! en voilà de la prudence!... un cartel à l'intendant de la province!...

ROGER. Eh! qu'importe?... je te répète que je le tiens, qu'il se battra, et que je le tuerai, l'infâme! *

* Poussette, Roger.

POUSSETTE. Si l'infâme vous en laisse le loisir... ce dont vous me permettrez de douter, mon Cid.

ROGER. Voici sa lettre.

POUSSETTE, *lisant*. « On ne peut refuser
» une si gracieuse invitation à quelqu'un qui
» court deux cents lieues tout exprès pour la
» faire. Le capitaine de *la Zorah* est en rade à
» Marseille, il donne une fête à son bord...
» Sous prétexte d'y assister, rendez-vous
» demain sur son navire... une de ses cha-
» loupes nous conduira à Pommégues... deux
» de ses officiers nous serviront de témoins...
» ils ignoreront jusqu'à la cause pour laquelle
» nous nous battons, et tout se passera ainsi
» le plus noblement et le plus secrètement
» du monde. Tout vôtre. »

ROGER. Tu vois, il est difficile d'être plus clair.

POUSSETTE. Oui, et cependant vous n'y avez rien vu.

ROGER. J'ai vu qu'il doit venir ici et que je l'attends.

POUSSETTE. Eh bien! tout en l'attendant, vous voguerez bientôt vers les côtes de Barbarie! cela vous plaît-il?

ROGER. Le diable m'emporte, je ne comprends pas...

POUSSETTE. On a peine à comprendre en effet une plaisanterie aussi scélérate... Bref, le cher marquis, de concert avec votre charmante épouse, qui viendra sans doute le rejoindre, n'a rien imaginé de mieux, pour se débarrasser de vous une bonne fois, que de vous faire voyager avec le capitaine Omar, qui cingle aujourd'hui même pour Tunis.

ROGER. Moi!... moi!... allons donc!... quel sot conte me fais-tu là?

POUSSETTE. Vous complétez la pacotille... vous partez ce soir.

ROGER. Non... non... il est impossible!...

SCÈNE VIII.

POUSSETTE, TOURANGEAU, ROGER.

TOURANGEAU, *accourant par la droite; il est pâle et tremblant*. Sauvons-nous!... sauvons-nous!... Ah! monsieur le chevalier!... ah! mademoiselle Poussette!...

ROGER. Eh bien! que t'est-il arrivé?

POUSSETTE. Parle donc!

TOURANGEAU. Sauvons-nous, mon maître... sauvons-nous tous!... Ah! bien oui! nous sauver!... qu'est-ce que je dis?... il nous tient, le pirate!... il ne nous lâchera pas, le corsaire!

ROGER. Mais qu'y a-t-il? voyons....

TOURANGEAU. Ce qu'il y a?... Est-ce que

je ne vous l'ai pas dit?... Nous sommes perdus!... nous sommes vendus!

ROGER. Vendus!

TOURANGEAU. Cet affreux Omar... il devrait en rougir!... va nous emmener, vous et moi... Un petit moricaud, que j'ai connu à Paris au service d'une duchesse, et qui est venu retrouver des camarades noirs comme lui sur ce vaisseau, m'a conté la chose... et il me demandait si j'avais des talents d'agrément, le flibustier!... si je savais arroser un jardin, la canaille!... vous, encore, monsieur le chevalier, on vous trouve bel homme, c'est une espèce de consolation... on vous estime fort cher... dix mille boudjous... mais, moi, monsieur... mais, moi, mademoiselle, on me prend comme par-dessus le marché... on me tarife deux roupies... est-ce humiliant d'être prisé comme ça!

POUSSETTE, *à Roger*. Eh bien, chevalier, doutez-vous encore?

ROGER. Comment!... il serait vrai!... ah! piége infernal!... ô double traître!... oui, je dois te reconnaître à l'œuvre. Vive Dieu! huit mois de Bastille, c'était déjà beaucoup!... mais Tonis ou Maroc... cela ne sera pas, mort de ma vie!... (*Furieux.*) Flamberge au vent, cordieu! et qu'on me livre passage!

Il tire à demi son épée.

POUSSETTE, *avec calme et l'arrêtant.* Patience donc, salpêtre, et écoutez-moi...* je vous ai dit que le capitaine Omar fait ce que je veux...

ROGER. Eh bien?

POUSSETTE. C'est lui qui m'a raconté les agréables dispositions de votre ami le marquis à votre égard... C'est lui, qui après vous avoir acheté, a consenti à vous revendre.

ROGER. A me revendre?

POUSSETTE. Oui, à moi... c'est moi qui vous rachète... à un prix assez cher... mais que je compte bien ne pas payer... à corsaire, danseuse et demie... nous verrons qui l'emportera... En attendant, vous m'appartenez.

ROGER. Cependant, je ne puis pas...

POUSSETTE. Vous pouvez tout ce que je voudrai... Je vais aller retrouver mon ami le Turc... il vous fera reconduire secrètement à terre dans une jolie petite chaloupe... une fois débarqué, vous vous cacherez quelque part, vous vous tiendrez tranquille un jour ou deux comme un gentil chevalier que vous êtes, et quand vos bons amis, qui vous veulent tant de bien, vous croiront dûment emballé et faisant voile pour la rive Marocaine, vous reparaîtrez, ainsi qu'un spectre vengeur... tout à coup, à l'improviste... et, aux coups assurés que vous leur porterez alors, ils verront que vous n'êtes pas un fantôme... Que dis-tu de ce plan-là, ma biche?

ROGER. Ah! Poussette, chère Poussette!.. que d'obligations!... que de reconnaissance!... oui, oui... ainsi je déjouerai leur trahison, leur perfidie... Poussette, tu es mon sauveur!... Poussette, tu es un ange du septième ciel!

POUSSETTE. Pour l'aérien, c'est possible... mais vous voyez qu'en amitié je ne suis pas aussi légère!...

TOURANGEAU. O adorable Poussette! je me niche sous votre aile, comme un pigeon sans expérience.

POUSSETTE, *à demi-voix à Roger*. C'est convenu... dans un instant la chaloupe... Mystère! sang-froid! courage!

ROGER. Et vengeance!

ENSEMBLE.

AIR:

De mon ressentiment
Cachons un moment,
Cachons l'affreux tourment!
Ah! quand viendra l'instant (*bis.*)
De corriger ce marquis insolent!

POUSSETTE et TOURANGEAU.

De tout ressentiment
Cachez, un moment,
Cachez l'affreux tourment!
Bientôt viendra l'instant (*bis*)
De corriger ce marquis insolent!

Poussette et Tourangeau sortent par la gauche, Roger les accompagne, Sylvandire paraît aussitôt à droite.

SCÈNE IX.

ROGER, SYLVANDIRE, *près de la porte à droite; elle lève un voile blanc qui cache son visage.*

ROGER, *descendant la scène.* Vit-on jamais une trame aussi odieuse! (*Se retournant.*) Sylvandire!... qu'elle audace!

SYLVANDIRE, *avec tristesse.* Oui... c'est moi, Roger... moi, qui, depuis huit mois, ai tout tenté, mais inutilement, pour vous revoir; moi qui suis arrivée ce matin à Marseille... moi qui ai couru à votre hôtel... moi enfin, qui, sachant que vous étiez sur ce navire, me suis empressée de venir vous y rejoindre.

ROGER, *ironiquement.* Ah! je conçois cet empressement, madame... sur ce navire vous venez vous assurer par vous-même de la réussite de vos projets... vous venez voir par vos yeux si tout se dispose pour le charmant voyage que, vous et votre ami, M. de Royancourt, vous avez arrangé à l'intention de votre humble serviteur.

SYLVANDIRE, *étonnée et s'approchant de*

* Tourangeau, Poussette, Roger.

Roger. Que me parlez-vous de M. de Royancourt... de voyage?..

ROGER. Oh! j'en conviens, c'est une charmante partie de plaisir qu'a imaginée là votre complice... et en même temps un moyen excellent d'ajourner indéfiniment certaine rencontre... Comment donc! faire exporter un mari jaloux!.. mettre entre une épée qu'on ne veut pas tirer et celle d'un adversaire que l'on redoute une distance de quelques centaines de lieues! voilà, sur mon âme, une tactique digne d'un loyal gentilhomme!... Vous ne comprenez pas encore, n'est-ce pas, madame?

SYLVANDIRE. Non, monsieur, non, je vous le jure.. Oh! vous êtes bien cruel, Roger!... ou vous êtes insensé, on vous me débitez toutes ces fables pour éviter de m'écouter sérieusement... O mon Dieu! j'ai pourtant bien assez souffert, depuis le temps que je suis votre femme!

ROGER, *frappé*. Quel langage!.. des larmes!..

SYLVANDIRE. Hélas!.. je ne sais comment il m'en reste encore!... Mais, expliquez-vous, Roger... pourquoi me fuir, pourquoi toujours refuser de m'entendre?... que vous ai-je fait? Vous me croyez donc coupable?

ROGER, *étourdi*. Coupable!... si je vous crois coupable!...

SYLVANDIRE. Si je le suis, c'est de trop vous aimer!

ROGER, *de même*. Vous m'aimez!...

SYLVANDIRE, *s'animant*. Ah! plus que ma vie, Roger!... n'êtes-vous pas mon unique recours, le seul ami que je puisse espérer maintenant en ce monde, mon époux enfin?

ROGER. Cessez de réclamer ce titre d'épouse, madame, vous ne l'avez obtenu que par la ruse la plus odieuse, et vous en êtes déchue par l'oubli de vos devoirs.

SYLVANDIRE. Moi! grand Dieu!... Ah! c'est aussi trop d'injustice et de cruauté!... ce mariage que vous me reprochez comme une fraude, est-ce moi qui l'ai provoqué? Pauvre pensionnaire, sortie la veille du couvent, pouvais-je me douter que l'avarice d'un père et les projets de deux misérables le faisaient sans votre aveu et dans une espérance odieuse?

ROGER, *vivement*. Que dites-vous, Sylvandire? Eh quoi! Finard, Royancourt, vous ne seriez pas leur complice?

SYLVANDIRE. Moi! moi! Ah! dites leur victime, Roger; et comptez qu'il a fallu bien du courage pour échapper à tant de piéges si merveilleusement combinés.

ROGER. Mais non... mais non... c'est impossible! vous me trompiez, vous me trompez encore... cet emprisonnement à la Bastille...

SYLVANDIRE. Fut l'ouvrage du monstre qui voulait m'enlever à vous! Combien de fois, vous le savez, me suis-je présentée aux portes de la Bastille!.. eh bien, elles m'ont été fermées par votre ordre... toujours, toujours!... Je n'avais même plus un asile assuré près de mon père... il était à son lit de mort.. Chez lui, Finard et mon persécuteur commandaient en maîtres... je cherchai un refuge dans la sainte maison où j'avais été élevée... là, j'apprends enfin votre délivrance, mais en même temps que vous êtes parti pour Marseille... mon cœur devine tout... je m'élance sur vos pas et je viens vous dire :

AIR : *de Garrick.*

Ah! j'ai trop pleuré loin de vous,
Prenez pitié de ma longue souffrance!...
Roger, je viens, près d'un époux,
Mourir ou demander vengeance!
Cruel! pourrais-tu donc blâmer
Un dévouement et si pur et si tendre?
Faible, innocente, ils veulent m'opprimer!...
Ah! j'ai besoin de ton cœur pour m'aimer
Et de ton bras pour me défendre. (*bis*)

ROGER. Ah! si vous mentiez avec ces yeux, avec cette voix, avec ces larmes! non! ce serait trop infâme!... Sylvandire, chère Sylvandire, c'est à moi de te demander pardon de t'avoir méconnue, de t'avoir outragée si longtemps!

MÊME AIR.

Je maudis ma fatale erreur!
Oublie, en ce jour, ma faiblesse!
Cet instant me rend au bonheur!
Mon repentir égale ma tendresse...
Ces droits que tu viens réclamer,
Ah! je suis fier de te les rendre!
Toi, si bien faite pour charmer,
Tant qu'il vivra, mon cœur saura t'aimer
Et mon bras saura te défendre! (*bis*)

Ma Sylvandire, me pardonnes-tu?

SYLVANDIRE. Oh! Roger! Roger! j'oublie tout! car maintenant je suis bien heureuse!

Elle lui tend la main, qu'il baise avec transport.

SCÈNE X.

UN MATELOT, MULEI, ROGER, SYLVANDIRE, *puis les Matelots turcs et tous les autres Personnages.*

MULEÏ, *suivi d'un Matelot, entrant par la gauche.* Par Allah! mes aimables hôtes, je suis heureux de vous tenir réunis à mon bord... (*Bas au Matelot.*) Tout le monde est-il à son poste?

LE MATELOT, *bas.* Oui, capitaine.

MULEÏ, *à lui-même.* A merveille!

Son de cloche qui annonce le départ du navire.

TOURANGEAU, *entrant tout ébouriffé et en trébuchant.** Eh bien, qu'est-ce que c'est

* Muleï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

que ça, Turc? votre maison remue... nous flottons! nous flottons!

SYLVANDIRE, *remontant la scène.* En effet, nous nous éloignons du rivage.

ROGER, *à Muleï.* Capitaine, que se passe-t-il donc?

MULEÏ, *gaiement.* Rien que de très-naturel; le vent est favorable, je n'attendais que lui pour lever l'ancre, et je n'ai pu me décider à me séparer de si bonne compagnie... l'occasion était trop belle... c'est une petite *razzia* de chrétiens!

ROGER. Et vous croyez que nous vous laisserons consommer une pareille infamie!

SYLVANDIRE, *l'arrêtant.* Roger, au nom du ciel!

MULEÏ, *souriant et embouchant son porte-voix.* Haute mer! vent arrière! au large!

POUSSETTE, *accourant avec les dames invitées.* Musulman! musulman! pas de bêtises! je joue ce soir, je suis affichée!*

MULEÏ, *riant.* Le bey de Tunis payera votre amende, belle Poussette.

Finard, suivi des hommes de l'équipage, entre par la droite.

CHOEUR.

AIR :

LES MARINS.

Loin de ce rivage,
Allons, du courage!
Voguons
Et partons!

LES AUTRES PERSONNAGES.

Affreux esclavage!
Quoi! loin du rivage,
Voguons
Et partons!

FINARD, *toujours enveloppé dans son manteau et très-effrayé***. Capitaine, capitaine! mais le vaisseau marche!... on me retient malgré moi!... donnez des ordres.

MULEÏ. Eh! par le prophète! je vous avais oublié, mon cher entremetteur.

ROGER, *reconnaissant Finard.* Mais c'est lui! Finard!... l'infâme! Ah! misérable! tu paieras pour tous!

Il tire son épée, et veut s'élancer sur Finard.

MULEÏ, *son damas à la main.* Chevalier, pas de violence, s'il vous plaît!

ROGER. Il faut que je me venge de ses machinations contre la plus vertueuse des femmes!...

* Poussette, Muleï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

** Poussette, Finard, Muleï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'HERBIGNY, *en officier de marine et le bras en écharpe,* * *suivi de quelques Officiers de marine française.*

D'HERBIGNY. Oui, la plus vertueuse des femmes! j'en suis garant.

ROGER, POUSSETTE, SYLVANDIRE, TOURANGEAU. D'Herbigny!

D'HERBIGNY. Pardon, monsieur le corsaire... je viens déranger un peu votre petite expédition... j'ai là ma frégate toute prête à vous barrer le passage.

MULEÏ, *à part.* Ah! diable!

POUSSETTE. A la bonne heure!... mais vous êtes blessé, vicomte?

D'HERBIGNY. Oh! une petite égratignure de la façon de notre ami le marquis de Royancourt...

ROGER. Expliquez-vous.

D'HERBIGNY. Tout à l'heure, en arrivant à Marseille, où je viens rejoindre mon bord, j'ai rencontré le marquis aux portes de la ville... Descendre de ma chaise, aborder le marquis, lui reprocher ses perfidies à l'endroit de notre cher d'Anguilhem, fut pour moi l'affaire d'un instant... Forcé de mettre l'épée à la main, après m'avoir blessé légèrement, il a bientôt reçu le châtiment qu'il méritait.

ROGER. Mon brave d'Herbigny!

D'HERBIGNY. Ce n'est pas tout! il a confessé ses trahisons envers madame, dont il a proclamé l'innocence, et je suis accouru ici pour empêcher l'exécution de son dernier complot... Dieu soit loué! j'arrive à temps.

ROGER. Excellent ami!..

D'HERBIGNY, *à Muleï.* Allons, monsieur le corsaire... vos chaloupes à la mer!.. et faites bien vite reconduire à terre vos aimables hôtes.

POUSSETTE, *à Muleï, qui fait un mouvement de rage.* Ne te désole pas, Turc mon ami, nous te laissons le Finard.

FINARD. Grand Dieu!

MULEÏ. Jolie compensation! que voulez-vous que je fasse de ça?

TOURANGEAU. Pardine! un muet...

POUSSETTE. Un superbe gardien du sérail!

FINARD, *terrifié.* Gardien du sérail!... miséricorde!... mais je frémis!... mais on me fera déposer un cautionnement!!!

POUSSETTE, *riant.* Bon voyage, ma biche!

* Finard, Poussette, Muleï, d'Herbigny, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

CHŒUR FINAL.

AIR *de Cendrillon.* (Nicolo.)

LES FORBANS.

Ils vont partir! jour malheureux!
Pour eux (*bis*) plus d'esclavage!
Ils vont, hélas! quitter ces lieux,
Il faut les conduire au rivage!
Jour malheureux! (*bis*)
Oui, cet instant comble leurs vœux!
Plus d'esclavage!

LES AUTRES PERSONNAGES.

Allons, partons! quel sort heureux!
Pour nous (*bis*) plus d'esclavage!
Quittons ce corsaire odieux!
Regagnons notre beau rivage!
Quel sort heureux! (*bis*)
Oui, cet instant comble nos vœux!
Plus d'esclavage!

Roger, Sylvandire, Poussette, d'Herbigny, Tourangeau s'éloignent; Finard veut les suivre, mais les forbans s'emparent de lui et le retiennent malgré ses cris. Le rideau baisse.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46, au Marais.